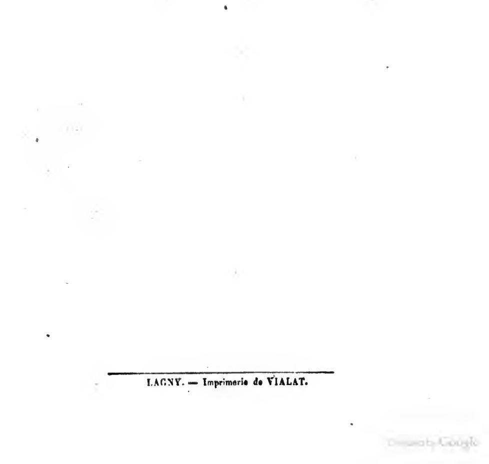
LES

GRANDS VASSAUX

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon, le 16 février 1859.



LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

LES

GRANDS VASSAUX

DRAME

EN TROIS ÉPOQUES ET EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR

VICTOR SÉJOUR





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

PERSONNAGES

LE ROI LOUIS XI........................	MM. Ligier.
CHARLES DE FRANCE...................	Clarence.
JEAN D'ARMAGNAC.....................	Laray.
RAOUL DE SAINT-BRIEUC..............	Guichard.
LE DUC DE NEMOURS....................	Fèvre.
CHARLES DE BOURGOGNE...............	Rey.
LD DUC DE CALABRE....................	Riga.
LE DUC DE BOURBON....................	Lapique.
FRANÇOIS DE BRETAGNE...............	Ferrier.
TRISTAN	Demarsy.
MILICE	Grenier.
JACQUES COICTIER......................	Saint-Léon.
UN DÉPUTÉ..............................	Étienne.
LAURENT-WRIN	Thiron.
UN HOMME D'ARMES....................	Gibeau.
UN COULEUVRINIER.....................	Emmanuel.
GUILLAUME..............................	Roger.
UN BOURGEOIS...........................	Fréville.
LE CAPITAINE...........................	Ariste.
PATRIX..................................	Philippe.
BRESSANE................................	Mmes Periga.
CHARLOTTE..............................	Debay.
GERTRUDE	Picard.

Hommes d'armes, peuple, seigneurs, bourgeois, gardes.

La scène se passe en France : première époque à Paris; deuxième époque à Orléans et aux environs de Saint Jean-d'Angely; troisième époque, à Montily-les-Tours.

Quelques critiques ont poussé le parti pris de l'injustice jusqu'à vouloir se convaincre que je n'avais cherché, dans lo personnage de Louis XI, qu'un rôle pour Ligier, autrement dit, une affaire à exploiter.

A ceux-là je répondrai : J'ai pu avoir fait une mauvaise pièce ; j'ai pu m'être trompé; mais, sous mon erreur, une conviction se cache, une recherche ardente de la vérité, une sérieuse préoccupation de l'art.

J'ai essayé de faire un drame dont l'intérêt résulterait, non d'une passion, mais d'une idée; non d'un accident dramatique, mais de l'ensemble d'une époque vu à travers la pensée et l'agitation d'un homme. Cet homme, dès lors, devenait le but, la raison, le pivot de l'émotion; l'unité de sa vie constituait l'unité de l'œuvre. Hors de lui, rien : pas même l'expansion des personnages secondaires.

Pourquoi, après tout, n'essayerait-on pas du drame synthétique? La vie d'un penseur ne peut-elle suffire à la distraction d'une soirée?.. Je sais qu'il ne m'est pas donné de réaliser cet idéal, mais je croyais qu'il m'était permis do le tenter.

VICTOR SÉJOUR.

LES GRANDS VASSAUX

Première époque. — 1465.

ACTE PREMIER.

La grande cour de la Bastille. Au fond, un talus pour arriver à une courtine donnant sur la Vallée; à droite, un pont-levis; au premier plan, à gauche, un escalier de pierre conduisant à la forteresse; à droite, le théâtre est fermé par des tours; au premier plan, un affût de bombarde brisé; au second, une baraque mobile couverte en toile et servant de cantine. — Des piques, des cranequins, des lances, des tambours, des arquebuses pêle-mêle ici, et en faisceaux là.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAGNAC, TRISTAN, MILICE, LAURENT-WRIN, LE CAPITAINE DE LA BASTILLE, PATRIX, LES SOLDATS.

(Milice est à la cantine; Tristan est à gauche, adossé à la forteresse et écrivant sur des tablettes. — Des groupes causant et jouant. — Armagnac est assis sur l'affût brisé de bombarde; il est déguisé en routier; le capitaine de la Bastille arrive; il est suivi de Patrix.)

LE CAPITAINE.

Un homme de bonne volonté?..

UN HOMME D'ARMES.

Ordonnez, capitaine.

LE CAPITAINE.

Patrix vous dira ce qu'il faut faire, suivez-le... vous sortirez par la poterne. (Patrix et l'homme d'armes s'éloignent par la gauche.)

MILICE.

Je remplace la fille de camp... Je suis moins jolie, mais mon vin est meilleur.. venez, venez voir... (A part.) Ils n'ont plus soif à ce qu'il paraît... (Il écrit sur des tablettes.)

TRISTAN, à part, écrivant sur des tablettes.

Cour de la Bastille, 28 août 1465.

MILICE, à part, écrivant.

Charles de Melun trahit... le cardinal Ballue trahira.

TRISTAN, écrivant.

Le cardinal Ballue et Charles de Melun, deux traîtres : affaire de temps, voilà tout.

LE COULEUVRINIER, en raillant à Laurent-Wrin.

Vous n'étiez donc pas à la bataille de Montlhéry?..

LAURENT-WRIN.

Voilà la onzième ou douzième fois que vous me le demandez

LE COULEUVRINIER.

M'avez-vous répondu?..

LAURENT-WRIN.

Onze ou douze fois : je suis Laurent-Wrin, artiste flamand, fondeur du roi, entrepreneur de monuments funèbres... je n'avais rien à voir à Montlhéry.

LE COULEUVRINIER.

On y a pourtant tué deux mille hommes au roi... et les corbeaux y étaient.

LAURENT-WRIN.

Comment?..

LE COULEUVRINIER.

Vous n'y étiez pas, bon, bon, fossoyeur du diable, bon! (Il lui tourne le dos.)

PREMIER BOURGEOIS, à Laurent-Wrin.

Compère, mais pourquoi donc vous appelle-t-il fossoyeur?

LAURENT-WRIN.

Est-ce qu'on sait?.. ces soldats!.. ils se permettent tout quand ils ont leur ferraille sur le dos. (Au couleuvrinier.) Enfin cette bataille?... Il y a eu deux vaincus et deux vainqueurs?

LE COULEUVRINIER.

Vous y tenez, bâtisseur de tombes?.. Alors écoutez-moi ça, et vous allez comprendre la chose. (Il prend une baguette avec laquelle il indique sur le sol le mouvement du combat.) Ça, c'est l'armée du roi ; — le roi Louis, comme disent ces brigands de Bretons. — Ça, l'armée du Charolais. — Donc, la charge sonne : — le roi enfonce l'aile gauche de l'ennemi, bien ; — culbute Saint-Pol dans un bois, parfait... — De son côté, le comte

de Charolais... (A Laurent-Wrin.) Charles de Bourgogne, vous savez?

LAURENT-WRIN.

Mais oui.

LE COULEUVRINIER.

Le comte enfonce l'aile gauche du roi, bon; — culbute Charles d'Anjou, bien; — tue M. de Brézé, parfait...

LAURENT-WRIN.

Comment, parfait?

LE COULEUVRINIER.

Non, je me trompe, M. de Brézé a été tué à l'engagement de l'affaire... Tenez, là, dans ce coin. — Bref, les deux armées ne battent plus que d'une aile...—Les troupes lâchent pied... des deux côtés! — A gauche, les fuyards bourguignons que le roi poursuit : ah! bien oui... il y en a eu jusques au Quesnoy, en Hainaut. — A droite, la débandade des hommes du roi que le Charolais presse: il y en a eu jusqu'à Lusignan, en Poitou.

LAURENT-WRIN.

Allons donc!

LE COULEUVRINIER.

Voilà comment le roi n'est pas vaincu, et comment le Charolais est vainqueur... (Lui tapant sur le ventre.) Est-ce clair?..

LAURENT-WRIN.

C'est clair, mais c'est lourd. — Dites-moi donc... — le roi voulait-il oui ou non entrer dans Paris?

LE COULEUVRINIER.

Il le voulait.

LAURENT-WRIN.

A-t-il livré bataille pour cela?

LE COULEUVRINIER.

On le peut croire.

LAURENT-WRIN.

Y est-il entré, dans Paris?..

LE COULEUVRINIER.

Ce n'est pas douteux.

LAURENT-WRIN.

S'il y est entré, il a donc eu ce qu'il voulait?..

LE COULEUVRINIER.

C'est évident.

LAURENT-WRIN.

S'il a eu ce qu'il voulait, le vainqueur, c'est lui... Est-ce clair?.. (Il lui tape sur le ventre. — On rit.)

L'HOMME D'ARMES.

Eh! oui, c'est clair... comme il est clair qu'il se trame un complot ici...

ARMAGNAC, au capitaine, qui lui parlait bas.

Que dit-il?..

LE CAPITAINE.

Taisez-vous! (A l'homme d'armes.) Je vous avais chargé d'une mission?

L'HOMME D'ARMES.

C'est vrai, capitaine. On m'a dit: « Vous choisirez dix hommes à la morte-paye, et vous irez au château de Beauté, ou à Conflans, chercher les députés que la ville de Paris y a envoyés ce matin aux seigneurs du sang. »

LE CAPITAINE.

Eh bien?..

L'HOMME D'ARMES.

C'est-à-dire, aux princes rebelles... — Eh bien, j'ai répondu, capitaine, que je n'étais pas de corvée, et que je n'avais rien à démêler avec ces gens-là.

LE CAPITAINE.

Mais...

L'HOMME D'ARMES.

Mais le roi est absent, capitaine... il est allé à franc étrier nous chercher du renfort en Normandie... Ce n'est pas le moment de s'entendre avec ses ennemis... Voilà mon sentiment.

MILICE, à part.

Une bonne note à celui-là! (Il écrit.)

TRISTAN, fermant ses tablettes.

Cages à faire... têtes à couper... tout y est. Si jamais je deviens grand prévôt de Paris, comme cette bohémienne me l'a prédit, voilà de la besogne toute prête.

MILICE, fermant ses tablettes.

Le roi et Bressane seront contents de moi. (Milice et Tristan se rencontrent.)

TRISTAN, à Milice.

Voyons!.. (Milice lui montre les tablettes. Après y avoir jeté les yeux, lui montrant les siennes.) regarde!..

MILICE.

Nous nous rencontrons.

TRISTAN.

Le complot existe.

MILICE.

Ici même.

TRISTAN.

En chasse, Milice.

MILICE.

En chasse, Tristan.

TRISTAN.

On m'a parlé d'une femme... une colporteuse flamande... grande, rude, des cheveux blonds à profusion... entrevue à Montlhéry et qu'on vient de voir à Conflans... Qu'est-ce que cette femme?.. Est-ce une espionne du roi ou un agent des princes?

MILICE.

Vous pouvez vous fier à elle, je suis à son service.

LE COULEUVRINIER, à l'homme d'armes.

Enfin, dans quel but cette députation?

MILICE.

Dans quel but?.. mais dans le but de livrer Paris aux assiégeants et de régler la capitulation, voilà tout.

LE COULEUVRINIER.

Capituler!.. rien que ça!.. On capitule avec sa conscience, petit, mais jamais devant l'ennemi.

MILICE.

Plus bas!

LE COULEUVRINIER.

Que non, petit... je parle à la hauteur que j'ai la bouche. Nous avons juré au roi de défendre sa bonne ville de Paris, nous la défendrons.

L'HOMME D'ARMES.

De la lui rendre intacte et fidèle, nous la lui rendrons sans une pierre et sans un pavé de moins.

LE COULEUVRINIER.

De n'y laisser entrer Bourguignons ni Bretons, princes ni pillards, ils n'y entreront pas... (Frisant sa moustache.) Par la croix-Dieu, petit, c'est tout simple cela, c'est tout simple!

MILICE.

Vous répondez de vos hommes ?

L'HOMME D'ARMES.

Jusqu'à la peau.

LE COULEUVRINIER.

Jusqu'aux os.

MILICE.

Vous aurez sauvé le roi!

L'HOMME D'ARMES.

Compris!... (Au couleuvrinier.) Dieu me damne! la journée sera chaude, ou je ne m'y connais pas.

LE COULEUVRINIER.

Ça se peut.

LE CAPITAINE, à Milice.

Nous serviras-tu à boire, triple brute?

MILICE.

Voilà, voilà!

L'HOMME D'ARMES.

Maintenant, jouons!

LAURENT-WRIN, à l'homme d'armes.

Ma revanche, voulez-vous ?

L'HOMME D'ARMES.

Comment donc! (Ils s'asseyent sur l'escalier et jouent; Nemours arrive par le pont-levis; Armagnac se lève vivement en l'apercevant.)

SCÈNE II.

Les précédents, NEMOURS.

ARMAGNAC, allant à Nemours.

Ah !.. (Bas.) Eh bien.. ? eh bien?..

NEMOURS.

Je ne vous ai jamais vu si âpre à une affaire qu'à celle-ci.

ARMAGNAC.

Paris est tout : livré ou pris d'assaut, c'est la royauté domptée, c'est l'affranchissement des féodaux. — Enfin, que savez-vous?

NEMOURS.

J'ai parcouru la ville, un soulèvement est possible.

ARMAGNAC.

Le quartier des Halles ?

NEMOURS.

Plus bourguignon que jamais.

ARMAGNAC.

Sont-ils armés?

NEMOURS.

Même les femmes!.. Ils se soulèveront au premier signal.

ARMAGNAC.

Après?

NEMOURS.

Le cardinal Ballue est pour nous... Charles de Melun laissera faire...

ARMAGNAC.

A merveille!

NEMOURS.

Le cardinal conduit en ce moment le grand guet... Il sera au rendez-vous dans une heure.

ARMAGNAC.

Dans ma maison de la rue de l'Orme?

NEMOURS.

Oui. Mais dépêchons : Louis XI de retour, personne ne bougerait.

ARMAGNAC.

Il ne peut être à Paris que demain.

NEMOURS.

Alors, le succès est certain.

ARMAGNAC.

Attendons le retour des députés... Soutenus par eux, nous brusquerons l'affaire.

NEMOURS.

Les canons de la Bastille devraient être encloués!

ARMAGNAC.

Vous vous en chargeriez?

NEMOURS.

Sans hésiter. (Ils remontent la scène; Armagnac lui parle bas en désignant la grosse tour de la Bastille.)

MILICE, bas à Tristan, en montrant Armagnac et Nemours.

Les voici!.. Je te les donne pour deux hommes suspects... le grand surtout.

TRISTAN.

Bien, je m'en charge.

NEMOURS, à Armagnac.

Ce sera fait.

ARMAGNAC, rencontrant le regard de Tristan.

Pas un mot de plus; on nous observe, séparons-nous! (Nemours se mêle parmi les groupes d'un air indifférent, puis disparaît par la porte de gauche qui conduit au donjon.)

ARMAGNAC, à Laurent-Wrin.

Vous avez fini de jouer, Messire?

LAURENT-WRIN.

Oui, j'ai fini de perdre. Je ne dirai pas de mal de ce brave et vaillant soldat... mais, je crois qu'il a une manière de jouer particulière.

LE COULEUVRINIER.

Ah!.. si vous n'en êtes qu'à le croire, vous avez le caractère bien fait.

LAURENT-WRIN.

Figurez-vous qu'en un tour de main et deux coups de dés, il a vidé mes poches.

LE COULÉUVRINIER.

Deux coups de dés?.. Mais il y a mis le temps, ne vous plaignez pas.

ARMAGNAC, riant.

Au fait, de quoi vous plaignez-vous?

LAURENT-WRIN.

Oh! de rien, de rien. (Armagnac s'éloigne en riant.

PREMIER BOURGEOIS, à Laurent-Wrin.

Décidément, compère, ils se moquent de vous.

LAURENT-WRIN.

J'ai toujours dit que ce mélange des gardes bourgeoises aux compagnies d'ordonnance aurait des inconvénients.

PREMIER BOURGEOIS.

Et de très-graves!.. — Tenez, voilà un habit que j'ai depuis dix ans, il ne m'a fallu que trois jours de frottement ici pour le mettre en lambeaux. — (Laurent-Wrin lui tourne le dos. — A lui-même.) Puisque je n'ai rien à faire, je vais me raccommoder. (Il tire une aiguille et du fil de sa poche et raccommode son habit.)

TRISTAN, à part, en regardant Armagnac.

Je le saurai, ton secret. (Haut.) Une rude guerre?

ARMAGNAC, s'asseyant.

Oui.

TRISTAN.

Pour les pillards et les ambitieux, c'est bien... mais pour vous, mon gentilhomme?

ARMAGNAC.

Mon gentilhomme?

TRISTAN.

Le costume n'y fait rien. Le roi lui-même s'est vingt fois déguisé en marchand et en routier.

ARMAGNAC, se croisant les jambes.

Vous vous êtes sauvé ce matin au point du jour. Bon, me suis-je dit, messire Tristan est en bonne fortune.

TRISTAN, le regardant fixement.

On pendait à la Bastille, et on rouait en place de Grève... — un bourgeois et un gentilhomme qui avaient trahi le roi .. — j'étais allé voir pendre et rouer.

ARMAGNAC.

Ah!.. Mais hier?..

TRISTAN.

On donnait au Châtelet la question à un bohémien qui avait vendu les secrets du roi... une belle et bonne question... il n'avait plus forme humaine après l'affaire.

ARMAGNAC.

Bah!.. Mais voilà trois jours?..

TRISTAN.

Voilà trois jours?.. Oh! mais c'était mieux cette fois: on écartelait un des gentilshommes de M. Charles de France... Ce traître s'était glissé sournoisement à Paris et avait essayé de soulever le peuple... contre le roi.

ARMAGNAC.

A-t-il fait une belle grimace?..

TRISTAN, à part.

Il n'a pas pâli!

ARMAGNAC.

Vous n'avez peut-être pas eu le courage de regarder?..

TRISTAN.

Pardon... — il n'a poussé qu'un cri.

ARMAGNAC.

Çà, messire Tristan, c'est donc une monomanie chez vous?..

TRISTAN.

J'étudie... d'après nature, vous voyez.

ARMAGNAC.

Par le temps qui court, nul ne sait s'il ne sera pendu, roué ou écartelé... La chose m'arrivant, je vous préviendrai, Tristan.

TRISTAN.

Je vous éviterai peut-être cette peine : on m'a prédit que je serais un jour grand prévôt de Paris.

ARMAGNAC.

Ah !... Alors, c'est vous qui m'avertirez. (A part.) A bon chat, bon rat. (Il s'éloigne.)

TRISTAN, bas, à Milice.

Tu es un sot, il n'a même pas frisonné. (Nemours revient.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, NEMOURS.

NEMOURS, bas, à Armagnac.

C'est fait !

ARMAGNAC, bas.

On a l'éveil, on nous soupçonne, on a essayé de m'effrayer pour me faire parler. Donc, jouons serré, Nemours. Vous partirez sur l'heure pour Conflans. Les princes doivent s'y rendre après leur entrevue avec les députés. Vous leur direz, — à Charles de Bourgogne surtout, — d'attaquer Paris aujourd'hui même si la capitulation n'est pas acceptée... aujourd'hui même, entendez-vous? il serait trop tard demain. Quant au reste, j'en réponds !

NEMOURS.

Dois-je revenir ?..

ARMAGNAC.

Non, vous conduirez vous-même l'attaque... Vous savez le fort et le faible des assiégés.... Vous connaissez mon plan... vous serez plus utile là-bas qu'ici !

NEMOURS.

Adieu !

BRESSANE, au loin.

Oui, c'est moi, mes enfants, c'est moi !

MILICE, à part.

Bressane!.. enfin! (Bressane paraît sur le talus un ballot sur la tête.)

SCÈNE IV.

Les précédents, BRESSANE, ARMAGNAC.

BRESSANE.

Oui, moi-même, la colporteuse de Louvain!.. Comment vous va?.. (Elle leur donne des poignées de main.)

LE COULEUVRINIER.

La belle femme!

BRESSANE.

Tenez, ce grand-là, qui abomine les Bourguignons et qui porte la moustache à la bourguignonne.... je lui ai vendu une bannière de soie, aux armes du roi, la veille de la bataille de Montlhéry... Et à ce maigrelet-là, un bourrelet pour son neuvième enfant. (Jetant son ballot.) On ne vous offre pas à boire ici?

MILICE.

A vos ordres, la belle, à vos ordres.

BRESSANE, aux soldats.

Regardez, regardez. (Allant à Milice.) Bonne chose que l'hydromel par cette chaleur d'Afrique.

MILICE, bas, en lui versant à boire.

Je n'ai pas quitté mon poste!

BRESSANE.

Bien, après?

MILICE.

Le roi est encore à Rouen, et l'on parle d'admettre les princes dans la ville.

BRESSANE.

Que nos amis se tiennent prêts!.. (Haut.) Eh bien, mes gars, on ne m'étrenne pas?.. Voyons, regardez, admirez... la vue n' n coûte rien.

PREMIER BOURGEOIS.

Combien ceci?

BRESSANE.

C'est du damas... du vrai damas gris broché d'argent... Huit écus l'aune!

ARMAGNAC.

La belle dague ! (Il prend l'arme et l'examine avec curiosité.)

BRESSANE.

C'est sa voix !

ARMAGNAC.

Combien ?

BRESSANE.

Vingt saluts d'or !..

ARMAGNAC, après avoir regardé Bressane.

Tu me prends donc pour un roi, la belle ?.. C'est trop cher, merci. (Il lui rend la dague et va au-devant du capitaine.

BRESSANE, à part.

C'est bien lui !.. Le danger est encore plus grand ! (Le capitaine et Armagnac se parlent bas.)

LE COULEUVRINIER, regardant la dague.

Vingt saluts d'or !

BRESSANE, étalant ses marchandises tout en cherchant à entendre ce que le capitaine et Armagnac se disent.

Regardez... ne vous gênez pas... (A part.) Rien !.. (Haut.) Toile de Cambrai... Taffetas de Boulogne... — (A part, avec joie.) Ah !... — (Haut.) Damas de Venise... (Elle écoute.)

LE CAPITAINE, bas à Armagnac.

Vous jouez gros jeu !

ARMAGNAC.

Je joue ma tête. Mais je la défendrai. On ne me nomme pas le Titan du Midi pour rien. Je puis compter sur vos hommes ?

LE CAPITAINE.

Oui.

BRESSANE, à part.

L'infâme !

LAURENT-WRIN, à Bressane.

Combien ceci ?..

BRESSANE, écoutant.

Vingt-deux sous l'aune.

LAURENT-WRIN, riant.

Comment, vingt-deux sous l'aune !.. Une cape ?..

BRESSANE.

Vous êtes fou... Je vous ai dit douze écus... douze écus à la couronne ou à la chaise, comme vous voudrez.

LAURENT-WRIN.

Oh ! pour ça, non, ma belle, vous...

BRESSANE.

Enfin, c'est douze écus, pas une pite de moins... La prenez-vous ?

LAURENT-WRIN.

Douze écus !..

LE CAPITAINE, à Armagnac.

Qu'on se hâte, le roi peut revenir... Il est sur la route de Rouen, à trois heures de marche de Paris.

BRESSANE, à part.

Sur la route de Rouen, à trois heures de marche de Paris !..

ARMAGNAC.

Rassurez-vous, Charles de Melun est allé à sa rencontre... Charles de Melun l'endormira... Il ne sera et ne doit être à Paris que demain.

BRESSANE, à part.

C'est ce que nous verrons !

LE CAPITAINE, à Armagnac.

N'importe, dans une heure vous ne pourriez plus compter sur mes hommes.

ARMAGNAC.

Je vais consulter le cardinal. — Vous me préviendrez du retour des députés.—Vous me retrouverez ici ou dans ma petite maison de la rue de l'Orme, où Son Éminence m'attend.

BRESSANE.

Aurai-je le temps d'avertir le roi ?.. (Elle prend ses marchandises pêle-mêle et refait son ballot.)

PREMIER BOURGEOIS, l'arrêtant.

Eh ! un instant... je prends cette croix !..

LAURENT-WRIN.

Et moi, cette cape !

BRESSANE.

Fort bien, fort bien... l'argent ?... (Laurent-Wrin fouille dans son escarcelle.)

LAURENT-WRIN, rejetant la cape.

J'ai tout perdu !

BRESSANE, à part.

Où trouver un homme hardi et dévoué !.. Milice ?.. Non, il est utile ici !.. (Haut.) Est-ce fini ?.. (Elle veut fermer son ballot.)

PREMIER BOURGEOIS.

Mais attendez donc !.. Cette pièce de velours cramoisi ?..

BRESSANE.

Dix aunes... quatre écus l'aune... Total, quarante écus?.. Ça y est-il?.. Non?.. Alors, bonsoir!..

LAURENT-WRIN.

Elle est folle!..

BRESSANE, attachant son ballot.

Où trouver cet homme? (Apercevant le couleuvrinier.) Ah!.. — (Elle fait signe au couleuvrinier d'approcher.)

SCÈNE V.

BRESSANE, LE COULEUVRINIER, LES PRÉCÉDENTS.

BRESSANE.

Ma dague avait l'air de vous plaire?

LE COULEUVRINIER.

Ça, que oui.

BRESSANE.

Je vous la donne!

LE COULEUVRIER.

A quel prix?..

BRESSANE.

Le roi est à trois heures de marche de Paris, sur la route de Rouen. Vous prendrez un cheval; vous irez à franc étrier; vous remettrez au roi ce billet, et vous l'aurez sauvé... et cette arme est à vous?

LE COULEUVRINIER.

J'aurai sauvé le roi?

BRESSANE.

Et la France avec lui!.. — Tenez, prenez!.. (Elle lui donne la dague.)

LE COULEUVRINIER.

Non, sauver la France et le roi, c'est plus que je ne vaux... Et si je meurs, je ne veux pas avoir vendu mon sang!

BRESSANE.

Noble cœur! (Il s'éloigne.) Allons, rien n'est encore perdu. Grâce à mon métier, je suis ici et là, et j'ai l'œil à tout. — (Milice revient.)

SCÈNE VI.

BRESSANE, MILICE.

MILICE, bas à Bressane.

Nos hommes sont au complet. Ils agiront au premier mot.

BRESSANE.

Tout va bien, Milice! — As-tu vu ma fille?

MILICE.

Ce matin.

BRESSANE.

Bien portante?

MILICE.

Rose et blanche, blottie comme un oiseau dans sa couchette.

BRESSANE.

Un peu diable?

MILICE.

Comme un démon.

BRESSANE.

Éveillée?

MILICE.

Comme une alouette.

BRESSANE.

Chère petite!... l'as-tu embrassée pour moi?

MILICE.

En entrant : mais elle a mis ses petites mains sur ses deux joues, et je n'ai pu l'embrasser qu'entre ses doigts.

BRESSANE.

Elle t'a battu, je parie?... T'a-t-elle demandé de mes nouvelles, au moins?

MILICE.

En me voyant!

BRESSANE.

Vrai?

MILICE.

Où est mère? — Elle voyage. — Quand la reverrai-je? — Demain. — Alors, va-t'en, je ne te dirai bonjour que demain!.. Et elle glissa sa tête sous sa couverte.

BRESSANE.

Dans cette couchette, toute ma vie y était, Milice! — Oh! oui, ma vie, c'est bien elle! (Arrive Armagnac.)

ARMAGNAC, à part.

C'est une traînée de poudre, à dit le cardinal. — Oui, mais par où commencer?

BRESSANE, attachant son ballot, à Milice.

Tu me demandes souvent pourquoi mes voyages... pourquoi mes fatigues... pourquoi je cours les camps, les villes, les bois?.. Pourquoi, Milice?.. pour tout savoir et pour tout dire... On m'en aime davantage, et elle aussi par contre-coup! (Apercevant Armagnac.) Tais-toi, ne me parle pas devant cet homme!..

ARMAGNAC, à part.

Ma présence semble les avoir troublés!

BRESSANE, s'en allant.

Soierie et toilerie... venez, regardez... c'est la colporteuse de Louvain! (Bressane s'éloigne par le talus.)

ARMAGNAC, l'appelant.

Eh! la belle!

BRESSANE, disparaissant.

Soierie et toilerie... venez, regardez... c'est la colporteuse de Louvain!

ARMAGNAC.

J'aurai l'œil sur eux... (Arrive le capitaine, puis Patrix.)

SCÈNE VII.

ARMAGNAC, LE CAPITAINE, PATRIX.

LE CAPITAINE.

Les députés seront ici dans dix minutes... Encore une fois, le temps presse... Agissons, ou renonçons à nos projets!

ARMAGNAC.

Allons, soit, à l'œuvre! (A Patrix.) Comme te voilà triste... tu n'as donc pas touché ta paye?

PATRIX.

Ma paye?.. J'ai une femme et trois enfants qui crient la faim.

ARMAGNAC.

Veux-tu gagner trente écus d'or?..

PATRIX.

N'importe comment, oui!.. Ma femme et mes enfants souffriront moins.

ARMAGNAC.

Crie par trois fois : Vive Charles de France!...

PATRIX.

Les trente écus?..

ARMAGNAC.

Les voilà.

PATRIX, appelant.

Jean-Paul!.. Va remettre ces trente écus d'or à ma femme!

ARMAGNAC.

Pourquoi sitôt?

PATRIX.

J'ai la chance d'être pendu, ou jeté par-dessus le parapet, voilà pourquoi... (Criant.) Vive Charles de France!..

L'HOMME D'ARMES.

Qu'est-ce qu'il chante, celui-là?..

PATRIX.

Vive Charles de France! (Rumeurs.)

L'HOMME D'ARMES.

Il est fou!

PATRIX.

Vive Charles de France!

L'HOMME D'ARMES.

A l'eau, le traître, au gibet, au gibet!

TOUS.

Au gibet! au gibet!

ARMAGNAC, se plaçant devant Patrix.

Vous ne toucherez pas à cet homme!

TOUS.

Au gibet! au gibet!

ARMAGNAC, se jetant sur son épée.

Vive Dieu! vous commencerez par moi, alors!..

L'HOMME D'ARMES.

Pourquoi pas?.. Nous verrons si tu as la peau plus tendre ou plus dur qu'un autre. (Ils se battent.)

LAURENT-WRIN, accourant.

Bas les armes! voici les députés, bas les armes!.. Vous vous couperez la gorge quand on n'aura plus besoin de vous. (Les députés arrivent.)

ARMAGNAC, bas à Palrix.

Va trouver Charles de Bourgogne à Conflans, et dis-lui de commencer l'attaque.... (Aux députés.) Messieurs, soyez les bienvenus!.. (Bas à l'un des députés.) Allons, ferme, les troupes sont pour nous.

LE DÉPUTÉ.

Oui, camarades, nous venons du château de Beauté...

TRISTAN.

Et à quel titre?..

LE DÉPUTÉ.

A quel titre? Mais nous sommes les députés de la ville?

L'HOMME D'ARMES.

De la ville?.. non!.. nous en sommes, et nous l'ignorions.

LE DÉPUTÉ.

Du peuple alors?

L'HOMME D'ARMES.

Du peuple?.. non!.. nous en sommes aussi du peuple, et nous l'ignorions.

LE DÉPUTÉ, tremblant.

Alors... mais alors de qui sommes-nous donc les députés?

MILICE.

De qui? mais de vous-même, voilà tout!

TRISTAN.

De qui?.. mais de la peur!

L'HOMME D'ARMES.

De qui?.. mais de la trahison!.. (A la cantonade.) Eh! venez donc, vous autres... il y aura ici des coups d'épée à donner ou à recevoir.

LAURENT-WRIN, au premier bourgeois.

Entendez-vous, compère?

LE DÉPUTÉ, bas à Armagnac.

Vous m'avez donc trompé?

ARMAGNAC.

Ne craignez rien, continuez.

LE DÉPUTÉ.

Je disais donc, camarades...

TRISTAN.

Soyez bref!

LE DÉPUTÉ.

Je disais...

L'HOMME D'ARMES.

Vous n'êtes pas ici au parlement, allez droit au but, bonhomme!

LE DÉPUTÉ.

Bonhomme?.. Enfin, voici la chose : Les princes demandent la convocation des états généraux et la diminution des impôts... Là où est le mal?..

ARMAGNAC.

Oui, où est le mal?.. Les impôts sont doublés, triplés, quadruplés !

PREMIER BOURGEOIS.

Au fait, où est le mal ?

LAURENT WRIN, au bourgeois.

Vous voilà déjà de leur bord, vous ?

ARMAGNAC.

Les états généraux, n'est-ce pas une garantie publique ?

PREMIER BOURGEOIS.

Sans aucun doute.

ARMAGNAC.

Quel Français a renoncé au droit de remontrance et à contrôler les dépenses ?

PREMIER BOURGEOIS.

Personne...

LE DÉPUTÉ.

Quant au roi, on lui nommerait un conseil par lequel il gouvernerait.

L'HOMME D'ARMES.

Oui, il serait en tutelle.

PREMIER BOURGEOIS.

Pourquoi non, s'il a mal géré l'État ?

ARMAGNAC.

Enfin, trente notables, présidés par Danois, aviseraient au bien public.

LE DÉPUTÉ.

Leur décision serait souveraine.

PREMIER BOURGEOIS.

Que nous disait-on, que les princes ne pensaient qu'à eux ?

LAURENT-WRIN.

Ils ne sont pas plus diables que d'autres.

LE DÉPUTÉ.

Et le roi n'aurait qu'à sanctionner et à vivre en paix.

TRISTAN.

On lui mâcherait les morceaux, quoi?

LAURENT-WRIN.

Tant mieux, il les digérerait plus aisément.

ARMAGNAC.

Nous ne voulons que le bien du pays... Votre bien-être à tous... Mais pour cela, camarades, il est bon que les princes soient des nôtres, et que les portes de Paris leur soient ouvertes.

MILICE.

Allons donc, nous y voilà!

TRISTAN.

Livrer Paris?

LE DÉPUTÉ.

Sinon Paris serait bombardé demain!

LES BOURGEOIS.

Ah! mon Dieu!

TRISTAN.

Eh bien?

LE DÉPUTÉ.

Brûlé, mis en cendres!

TRISTAN.

Après?

LAURENT-WRIN.

Comment, après? mais j'ai une maison dans le faubourg Saint-Antoine, moi!

ARMAGNAC.

Le faubourg saint-Antoine?... L'affaire commencera par là, mon brave, et votre maison sautera la première.

LAURENT-WRIN.

Saints du ciel!

ARMAGNAC.

Avec les honneurs de la guerre, bien entendu.

LAURENT-WRIN, au premier bourgeois.

Voyons, compère, vous ne dites rien... mais vous avez pourtant une bicoque de ce côté-là?

PREMIER BOURGEOIS.

Bicoque?.. vous en parlez à votre aise... mais c'est tout mon patrimoine.

LAURENT-WRIN.

Et nous serions ruinés?

PREMIER BOURGEOIS.

Mais les querelles du roi et des grands vassaux ne nous regardent pas, enfin!

ARMAGNAC.

Après tout, est-ce votre faute si le roi ne se contente pas de ses domaines légitimes et si l'ambition le dévore?

TRISTAN.

Défiez-vous de ces beaux parleurs: Abondance de langue, pauvreté d'idée!

LAURENT-WRIN.

Mais, en attendant, on va brûler Paris?

L'HOMME D'ARMES.

Oui, défiez-vous-en!.. La guerre du bien public, vous diront-ils... Grattez le mot... vous trouverez dessous la guerre des ambitions et des rancunes!

LAURENT-WRIN.

Oui, mais on va brûler Paris?

L'HOMME D'ARMES.

Le bien public... Ah! bien oui!... ils vont tout simplement à la curée des pensions et des titres!

TRISTAN.

Qui des seigneuries!

L'HOMME D'ARMES.

Qui des châtellenies, de bonnes terres et de grosses places!

ARMAGNAC.

Mensonge!

L'HOMME D'ARMES.

Vérité!..—Mais le roi, c'est différent... son peuple, c'est tout... Qui nous touche, le blesse... Qui nous brave, l'irrite!

ARMAGNAC.

Le roi!... Mais qui donc a mécontenté le clergé? lui; la noblesse? lui; le parlement de Paris et de Toulouse? lui!... La chasse est abolie, à quoi bon? Il fait venir des ouvriers d'outre-mer et de Flandre, pourquoi? N'a-t-il pas rétabli la pragmatique sanction?.. Les intérêts de Bourgogne, il les me-

nace. Les intérêts de Bretagne, il les viole. Prince couard, il a peur de l'Angleterre ; roi marchand, il a racheté les villes de la Somme au lieu de les reprendre. Il devait soulever ses vassaux contre lui, il l'a fait. Aujourd'hui que la guerre est à vos portes, qu'allez-vous résoudre?... Vous pouvez sauver Paris du pillage... la première ville du monde de l'incendie et de la ruine... Voyez s'il vous plaît de vous ensevelir sous ses décombres pour un roi qui n'est même pas là pour vous défendre... voyez, voyez!...

TOUS.

Non ! non!... La paix ! la paix ! (Bressane est en scène.)

TRISTAN, hors de lui.

Oh !

MILICE.

Et le roi qui ne vient pas !

BRESSANE, bas à Milice.

Il viendra !

TOUS.

La paix ! la paix !

PREMIER BOURGEOIS, à Tristan.

Qu'as-tu à dire à cela?

TRISTAN, suffoqué par la colère.

J'ai à dire...— tonnerre !..— j'ai à dire que si jamais je suis grand prévôt des maréchaux, je vous ferai pendre, rouer, écarteler jusqu'au dernier ! (Le roi arrive, entouré d'hommes d'armes qui garnissent le parapet.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

LE ROI.

Comment te nommes-tu?

TOUS.

Le roi !

LE ROI.

Ton nom?

TRISTAN.

Tristan, sire.

LE ROI.

Tristan, tu es grand prévôt de Paris ! (Montrant Armagnac.) Arrêtez cet homme!... et cet homme aussi !... et cet autre

encore !... — Oh! ne cherchez pas vos complices des yeux... — tous cernés, tous pris ! — (A ses partisans.) Une poignée de rebelles qui se flattaient de dompter Paris et de nous désunir... nous, compagnons de guerre et de table, de gloire et de plaisir !...

TOUS.

Vive le roi !

LE ROI.

Oui, Pâques-Dieu, que je vive, si vous voulez être un vrai peuple et avoir une vraie France !.. Pour le moment, vous avez un vrai roi : peuple comme vous pour aimer la France, soldat comme vous pour la défendre, roi pour la fortifier et l'agrandir!

ARMAGNAC.

C'est à votre ruine qu'on vous conduit !

LE ROI.

Je vous amène douze mille hommes de renfort.

ARMAGNAC.

Terre et cieux !

LE ROI.

C'est fâcheux, n'est-ce pas ? (A ses partisans.) Plus, soixante chariots de poudre et d'artillerie... deux cents charges de marée, et sept cents muids de blé... (A un bourgeois.) C'est assez bien imaginé pour ne pas mourir de faim, pas vrai, compère ?

MILICE.

Les vivres abondaient déjà, même les pâtés d'anguilles de Nantes !

LAURENT-WRIN.

Il s'en est vendu à la criée, ce matin, au Châtelet.

LE ROI.

Et ils n'étaient ni moins frais, ni moins bons que de coutume, n'est-ce pas ?

LAURENT-WRIN.

Non, sire.

LE ROI.

Et il s'est trouvé douze hommes pour livrer Paris!... Paris, ma bonne ville... ma ville bien-aimée, bien gardée !.. Et l'on parle de capitulation comme si la famine était à nos portes... Vous allez savoir pourquoi. (A l'un des députés.) Vous, monsieur l'évêque de Paris, parce que vos ouailles vous négligent et prennent volontiers l'arquebuse et l'armure...

LAURENT-WRIN.

Bien dit !

LE ROI.

Vous, monsieur le conseiller au parlement, parce qu'on vous a parlé d'états généraux, et que vous en auriez la présidence... cela flatte votre orgueil, je le comprends...

LAURENT-WRIN.

Bien tapé !

LE ROI, aux docteurs.

Et vous, pour les longs discours que vous feriez...

TOUS.

Bravo !

LE ROI.

Et toi, paillard, parce que tu n'es qu'un sot ! (On rit.) Ces gens-là sont fous... Touchez là !.. (Il leur donne la main.) Je suis de bonne humeur aujourd'hui, et je ris. Mais voici leur traité d'alliance. (A Armagnac, en lui montrant le parchemin.) Est-ce bien ce qu'ils demandent ?... Est-ce bien ce qu'ils veulent ?

ARMAGNAC.

Comment le saurai-je?... les moineaux ne hantent pas les faucons.

LE ROI.

Ah ! tu mens... tu es Jean V, comte d'Armagnac, seigneur de nom et bandit de fait, excommunié par le pape, maudit par les peuples, voilà ce que tu es !..

ARMAGNAC.

J'ai joué ma tête, j'ai perdu, tu peux la prendre.

LE ROI.

Tu crois ?

ARMAGNAC.

Qu'attends-tu ?

LE ROI.

Mon bon plaisir !.. (A ses partisans.) Il fait le bravache, mais vous verrez la piteuse mine qu'il aura tantôt.— Enfin, lisez !.. Oh ! lisez... mieux vaut entendre de ses oreilles et voir de ses yeux, lisez, lisez !.. (Le parchemin passe de main en main.)

LAURENT-WRIN.

Oh !

LE ROI.

Oui, Paris livré, et leurs troupes cantonnées dans la ville ..

Vous, bourgeois, mêlés à des soudards... Vos femmes et vos filles à leur merci!.. (Mouvement.) Quant à moi, moins que rien : un paquet par-dessus le marché!

L'HOMME D'ARMES.

On aurait osé cela?

LE ROI, montrant Armagnac.

Les soldats de cet homme ne sont même pas des bandits, ce sont des voleurs. Et vous auriez des voleurs pour commensaux?.. Ils ont ravagé la Champagne et la Brie : vieux restes de tondeurs et d'écorcheurs, ils ne trouvent plus rien à tondre au pauvre peuple et veulent tenter du bourgeois... Si le cœur vous en dit, faites, faites !...

TOUS.

Non, la guerre, la guerre!

LE ROI.

Les chefs valent encore moins que les soldats : d'abord, Charles de France, un malheureux qui rêve ma mort, moi, son frère!

ARMAGNAC.

Cela n'est pas!

LE ROI, continuant.

François de Bretagne : Anglais d'intérêt et de cœur,— il en convient;—Charles de Bourgogne : Portugais et Flamand,— il s'en vante... (Montrant Armagnac.) Et lui, l'audace et la violence, la rébellion faite homme. Il se dit prince souverain, il ment; du sang des ducs d'Aquitaine et des rois Mérovingiens, il ment : son père était bandit dans la montagne et chef d'aventuriers. Je l'ai battu à Entragues, traqué à Rhodès, vaincu à l'île Jourdain, et, pieds et poings liés, mené comme un voleur, à travers les huées, prisonnier à Carcassonne!

ARMAGNAC.

Je te hais! (On le retient.)

LE ROI, continuant.

Et voilà les hommes à qui l'on voudrait confier les destinées de notre pays. Mais de père en fils, ils ont trafiqué de la France. Ils ont fait argent de son sang et de sa chair. Au plus offrant : à la Bourgogne Flamande et à l'Anglais, ils l'ont livrée. Les infâmes, ils ont monnayé sa gloire; les impies, ils ont vendu leur mère!

ARMAGNAC.

Oh!

LE ROI.

Fouillez-le, il doit encore en avoir l'argent... Visitez-le, il doit avoir du sang français aux mains!

TOUS.

A l'eau, le bandit! à l'eau, le traître!

LE ROI, les arrêtant.

Non!... Laissez-moi faire, vous serez contents. (Montrant les députés.) A tout seigneur, tout honneur!... (Aux députés.) Votre crime vous apparaît-il enfin?... Ah! vous vouliez livrer votre roi, et avec le roi la France!.. Vive-Dieu! je suis plus Français que Roi : je ne donnerais pas un pouce de terrain de France pour un royaume étranger.

LES DÉPUTÉS, se jetant à ses genoux.

Grâce, sire, grâce!

ARMAGNAC, à part.

Les lâches!

LE ROI, aux députés.

Vous n'avez pas de mon sang dans les veines. Vous êtes Bourguignons, et vous porteriez la croix rouge d'Angleterre; vous êtes Bretons, et vous porteriez la toison d'or de Bourgogne. Mais vous voilà sous mes pieds, et je vous écrase, vipères!

LE DÉPUTÉ.

Sire, on menaçait de bombarder Paris?

LE ROI.

Il fallait répondre : faites!

LE DÉPUTÉ.

Sire, on aurait ruiné la ville?

LE ROI.

Il fallait dire : ruinez!

TOUS.

Grâce, pitié, miséricorde!

LE ROI.

Vous, je vous pardonne... — Guillaume Chartier, je t'exile... — (Au capitaine.) Toi, tu m'as trahi deux fois... tu es indigne de ma pitié. (A Tristan.) Un prêtre pour son âme, une corde pour le reste, allez! — Quant à toi...

LE DÉPUTÉ.

Sire, je ne suis qu'un sot, Votre Majesté vient de le dire, grâce, grâce !

LE ROI.

Tu seras fouetté en place de Grève.

LE DÉPUTÉ.

Sire, merci ! (On emmène les députés.)

ARMAGNAC.

Va, Guillaume Chartier, c'est l'Église qu'il ose poursuivre en toi... Charles de France te vengera !

LE ROI.

Bien, bien !

ARMAGNAC.

Va, Pierre Leirac, c'est ton dévouement à la cause sainte qu'il punit... Charles de France te vengera !

LE ROI, à part.

Charles de France !... Ce nom me revient de tous côtés comme une menace et un péril !... — Les insensés ! au lieu de me faire oublier, ils me font souvenir.

L'HOMME D'ARMES, accourant.

Sire, l'ennemi est en marche... l'ennemi approche !

ARMAGNAC, à part.

Enfin !...

LE ROI, montrant Armagnac.

Au cachot !.. (Aux autres.) A vos armes !

ARMAGNAC, se dégageant brusquement de ses gardiens.

Oui, aux armes !... — Arrière ! arrière !

LE ROI.

Il m'échappe !... Tuez !... tuez !...

ARMAGNAC.

Arrière, arrière ! (Il saute par-dessus le parapet. Mouvement.)

LE ROI.

Eh bien ?..

L'HOMME D'ARMES, du parapet.

Les fossés ont sept pieds d'eau, il n'a pas reparu. (Un coup de canon.)

LE COULEUVRINIER, au roi.

Le canon, sire. (Second coup de canon.)

LE ROI, aux soldats.

L'attaque est commencée!... Vous demandiez la guerre?... Eh bien! oui, la guerre... et nous la ferons bonne et forte, comme il convient quand on a Dieu et le bon droit pour soi! Je serai en avant ou à vos côtés... Aux remparts! aux remparts!

TOUS.

Vive Louis XI! Vive le roi! (Ils entourent le roi en agitant leurs banières et leurs épées.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le cabinet de travail du roi au palais des Tournelles. Une carte de France sur la table; plumes et parchemins, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRESSANE, TRISTAN.

BRESSANE, à part.

Que décidera le roi?..— Enfin!..—(A Tristan.) Je reviendrai. (Montrant son ballot qu'elle a déposé sur un pliant avec la cape grise par-dessus.) Vous attirerez, s'il le faut, l'attention de Sa Majesté sur ce ballot. (Elle sort.)

TRISTAN, regardant le ballot.

Un truchman commode. C'est comme si elle disait au roi : Attendez-moi, j'ai à vous parler, l'affaire chauffe. Elle croit que je l'ignore. (On entend un grand bruit de voix.) Les voici les autres... les grands vassaux de la couronne! (Des seigneurs entrent tumultueusement.)

SCÈNE II.

CHARLES DE FRANCE, CHARLES DE BOURGOGNE, FRANÇOIS DE BRETAGNE, LE DUC DE BOURBON, LE DUC DE NEMOURS, LE COMTE D'ARMAGNAC, TRISTAN, puis LE DUC DE CALABRE.

CHARLES DE BOURGOGNE.

Oui, j'aime la France... et je l'aime tant que j'y voudrais six rois au lieu d'un!..

ARMAGNAC.

J'en veux, moi, à ce Valois de m'avoir fait connaître la peur, quand Bernard VII, mon aïeul, a tenu Paris en tutelle et la France en échec, et que mon père a fait trembler le sien!

CHARLES DE FRANCE, à part.

Oh! l'ambition!.. et je marche avec ces hommes!..

TRISTAN.

Les vautours attendent leur proie... Pauvre France!

NEMOURS.

L'assaut que nous avons tenté a ridiculement échoué, con-

venons-en, et le populaire de Paris en a ri. M'est avis, donc, qu'il faut se hâter de conclure la paix...

ARMAGNAC.

Oui, la paix... mais à condition d'assurer notre indépendance. Je suis à ma douzième rébellion, je sais ce qu'il en coûte à ne pas profiter de ses avantages.

CHARLES DE BOURGOGNE, à Tristan.

Où est le roi?..

TRISTAN.

Sa Majesté vous prie d'attendre, Messeigneurs. Elle est allée reporter l'oriflamme à Sainte-Catherine.

NEMOURS, à Tristan.

En grande pompe?..

TRISTAN.

En manteau royal et couronne en tête.

NEMOURS.

Aux acclamations des Parisiens?

TRISTAN.

Oui, Messeigneurs, aux acclamations de la ville.

NEMOURS, aux seigneurs.

Vous l'entendez?

CHARLES DE BOURGOGNE.

Les Parisiens! — comme disait mon cousin de Calabre, nous aurions dû d'abord les mesurer à l'aune de Paris... qui est la plus longue!..

ARMAGNAC.

Évidemment!

CHARLES DE BOURGOGNE.

Et c'était le droit de la guerre!

ARMAGNAC.

Et le roi Louis aurait eu tant de lévriers à ses trousses qu'il n'aurait su de quel côté tirer. Enfin, c'est fait. Dieu veuille que nous ne nous en repentions pas.

LE DUC DE BOURBON.

Il voit des trappes partout depuis son évasion de la Bastille.

CHARLES DE FRANCE.

La trêve a été proclamée dans les deux camps, nous n'avons rien à craindre.

NEMOURS, avec doute.

Nous sommes au palais des Tournelles.

CHARLES DE BOURGOGNE.

Nous rendons au roi la visite qu'il nous a faite hier à Conflans.

LE DUC DE BOURBON.

Nous sommes assurés, il a juré sur la croix de saint Laud.

ARMAGNAC.

Vous croyez à ses serments?

LE DUC DE BOURBON.

Le parjure meurt dans l'année.

CHARLES DE FRANCE.

J'ai nom Charles de France.. et vous Charles de Bourgogne... et vous, Messeigneurs : duc de Bretagne, duc de Bourbon, duc de Nemours, comte d'Armagnac... On ne fait pas tomber six têtes comme les nôtres d'un coup.

ARMAGNAC.

Alors, causons, vive Dieu! comme si nous étions au château de Beauté ou à Conflans. — Prends note de tout, Nemours. — Sommes-nous les plus forts ou les plus faibles, toute la question est là. Plus faibles, courbons la tête pour qu'on nous la coupe plus aisément. Plus forts, taillons les griffes au tigre et arrachons-lui les dents... ce ne sera plus qu'un chat ridicule qui nous égayera.

LE DUC DE CALABRE, *entrant.*

J'en suis!

NEMOURS.

Tu nous manquais.

LE DUC DE CALABRE.

Le pauvre roi... il doit faire pitié... Il consulterait le Grand-Turc, je parie, si on lui en laissait le temps.

ARMAGNAC.

C'est à y penser, vrai Dieu, quand on sent, dans ses domaines, rôder des louveteaux comme nous.

CHARLES DE BOURGOGNE.

Tu peux dire des loups, j'ai les dents longues.

ARMAGNAC.

Toutes les miennes crient pillage!

NEMOURS.

Toutes les miennes, justice!

ARMAGNAC.

Commençons par les absents. — Y es-tu Nemours?

NEMOURS.

Oui.

ARMAGNAC.

Tu es le seul qui sache bien écrire, tant pis.

CHARLES DE FRANCE.

Le maréchalat pour Lohéac?

CHARLES DE BOURGOGNE.

Saint-Pol, connétable!

ARMAGNAC.

De Breuil, amiral!

LE DUC DE BRETAGNE.

Tanneguy-Duchâtel, grand écuyer!

NEMOURS.

Eh! un instant, je ne suis pas sous-clerc de bailli.

CHARLES DE BOURGOGNE.

A Dunois et à Dammartin la restitution de leurs domaines.

ARMAGNAC.

Est-ce fait?..

NEMOURS.

C'est fait!..

ARMAGNAC.

Maintenant, à nous!

CHARLES DE BOURGOGNE.

Voici une carte de France. Marquons nos prétentions et formulons nettement nos droits.

ARMAGNAC.

Le roi Louis nous appelait ironiquement des chasseurs d'hommes... Eh bien, soit, chasseurs d'hommes, chasseurs de villes... à la curée!

CHARLES DE BOURGOGNE.

La bête abattue, c'est la France... J'y peux mettre les dents, je suis Portugais, à la curée!

LE DUC DE BRETAGNE.

Je suis Breton, moins Français qu'Anglais, à la curée!

CHARLES DE FRANCE.

Je suis Français, moi, et je reste Français... Je prends la Normandie.

ARMAGNAC.

Pas trop mal, la plus riche province du royaume!

LE DUC DE CALABRE.

La plus belle plume de l'aigle!..

ARMAGNAC.

La clef de Paris! — La France royale boîte. (A Nemours.) Adjugé : le duché de Normandie à Charles de France. Fais une croix, Nemours.

CHARLES DE BOURGOGNE.

Je me contente des villes de la Somme, moi, et de la Picardie.

ARMAGNAC.

Amiens, Saint-Quentin, Corbie, le comté de Ponthieu, le pays de Vimeu, Péronne, Montdidier et Roye, rien que cela!

CHARLES DE BOURGOGNE.

Tu oublies Boulogne et Guines.

ARMAGNAC.

J'oublie aussi Abbeville.

CHARLES DE BOURGOGNE.

Ma main est large, ce qu'elle peut contenir m'appartient. (Depuis un moment le roi est en scène; il est entré par la grande porte du fond.)

NEMOURS.

Beau cousin, nous te comptons donc pour rien, nous?

CHARLES DE BOURGOGNE.

Prenez dans la Brie.

ARMAGNAC.

Nous serions sous la griffe du lion.

CHARLES DE BOURGOGNE.

Dans le Poitou.

NEMOURS.

Nous serions sous sa dent.

CHARLES DE BOURGOGNE.

Cherchez, alors. La Picardie me complète. C'est un œil ouvert sur Paris.

ARMAGNAC.

Et au besoin une main tendue à l'Anglais?

CHARLES DE BOURGOGNE.

Plaignez-vous donc!

LE ROI, à part.

Les misérables!..

LE DUC DE BRETAGNE.

J'entends garder, moi, une portion des aides et mon droit de régale. Plus Étampes et Montfort.

ARMAGNAC.

Parfait!

LE DUC DE CALABRE.

Moi, Mouzon, Sainte-Menehould, Neufchâteau... Plus, cent mille écus comptant et la solde de quinze cents lances pendant six mois.

ARMAGNAC.

A merveille!

LE DUC DE BOURBON.

Cent mille écus comptant à moi, et la solde de trois cents lances... Plus Boncheri et des seigneuries en Auvergne.

LE DUC DE BRETAGNE.

Un instant!.. Oléron et la seigneurie de Montmorillon pour madame Antoinette de Magnelais, ma maîtresse...

ARMAGNAC.

Duc, tu ne réclames rien pour tes bâtards?..

LE DUC DE BRETAGNE.

Je n'en ai pas!

ARMAGNAC.

C'est heureux!.. (Frappant du poing sur la carte après l'avoir consultée.) Croix du Christ!.. Mais il ne reste plus rien!.. (Se ravisant.) Ah!.. — Nemours, veux-tu l'Ile-de-France?..

NEMOURS.

Avec le gouverment de Paris, oui!

ARMAGNAC.

Pointe-les!..— Moi, je prends les chatellenies du Rouergue!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

LE ROI.

Et que laissez-vous au roi de France?...

TOUS.

Le roi!

CHARLES DE BOURGOGNE.

Messieurs, Sa Majesté arrive à propos.—Sire, voici le traité.

LE ROI.

Le traité?... quel traité?... Mais c'est le démembrement de la France que vous me demandez?

CHARLES DE FRANCE.

Nous sommes d'aussi bons Français que vous, sire, nous défendrons la France.

LE ROI.

Mais c'est la ruine et la servitude de la royauté?

CHARLES DE FRANCE.

Nous sommes feudataires et vassaux de la couronne, sire, c'est à nous à la protéger et à la défendre.

LE ROI.

Mais c'est l'organisation du pillage?

ARMAGNAC.

Le traité est là, vous êtes libre de l'approuver.

LE ROI.

Je me souviendrai de cette journée!

CHARLES DE BOURGOGNE.

Essayez d'oublier, sire!

LE ROI.

Mes vassaux commandent en maîtres dans mon palais, et mon frère me menace!... — Vous êtes dans votre rôle, vous... rôle de dévasteurs et de rebelles!... (A Charles.) Mais vous, Monsieur!.. vous avez été l'ennemi secret de ma fortune; vous avez souri à toutes mes hontes, battu des mains à toutes mes ruines; vous avez convoité mon titre de dauphin, et vous convoitez ma couronne de roi... Prenez garde... Ah! prenez garde!

CHARLES DE FRANCE.

Vos menaces sont inutiles.

LE ROI.

Mais enfin, que me reproche-t-on?

CHARLES DE FRANCE.

Tout!

TOUS.

Oui, tout!

CHARLES DE FRANCE.

Affaiblir et abaisser la noblesse, fortifier et relever le peuple, voilà le double pivot de votre ambition. Chaumière contre château, voilà votre rêve. Italien avec Sforce au détriment de la maison d'Orléans, Espagnol avec l'Aragonais contre la maison d'Anjou, vous avez aussi armé les villes contre nous; la

bourgeoisie et la populace contre nous. Ce n'est pas ceci ou cela que vous voulez, c'est ceci et cela : comtés, duchés, seigneuries, chatellenies... Toutes villes fermées, prenez... mains loyales ou mains félones, garrottez... têtes de ducs ou de comtes, abattez... Que reste-t-il alors?... Le roi et le peuple !

LE ROI.

Il reste la France !

CHARLES DE FRANCE.

L'égalité de l'oppression !

LE ROI.

L'unité !

ARMAGNAC.

Mot creux !

LE ROI.

Idée puissante !

CHARLES DE FRANCE, avec ironie.

Oui... une ville au centre, Paris, et les provinces soumises échelonnées autour : Unité territoriale!

LE ROI.

Eh bien ?

ARMAGNAC.

Oui, l'égalité pour but, le commerce pour boussole : Unité d'intérêt!

LE ROI.

Eh bien?

CHARLES DE FRANCE.

Oui, un peuple à la base, un homme au sommet : Unité d'action!

LE ROI.

Eh bien ?

TOUS.

Et nous, sire ?

LE ROI.

Je ne trahirai pas mon pays..... Ce traité honteux, le voici !... (Il prend le traité et le déchire.)

CHARLES DE BOURGOGNE.

C'est la guerre, alors ?

LE ROI.

Soit !... Je couperais ma main droite si elle pouvait approuver ce crime, cet attentat à l'avenir et à la grandeur de la France.

CHARLES DE FRANCE.

Votre Majesté réfléchira !

LE ROI.

Majesté ?... Majesté stupide et qu'on insulte, n'est-il pas vrai ?... Non pas !... je suis et reste Louis XI.

ARMAGNAC.

Nous reviendrons, sire.

LE ROI.

Ma tête tient à ma couronne, et l'une ne tombera pas sans l'autre, je vous en préviens !

ARMAGNAC.

Dans une heure... si Votre Majesté le permet...

LE ROI.

Donc, vous êtes les maîtres... Donc, j'aurais le Bourguignon à Amiens, le Gascon à Nemours, le Breton à Étampes... voilà mes geôliers... et Paris serait ma prison !.. Ah ! vive-Dieu! qu'on me tonsure sur-le-champ et qu'on me jette au fond d'un cloître... qu'on me tue sur l'heure et qu'on me jette au fond d'une tombe... Mais moi, vivant et libre, jamais !...

CHARLES DE FRANCE.

Votre Majesté réfléchira.

ARMAGNAC.

Nous serons là. (Saluant.) Donc, dans une heure.

SCÈNE III.

LE ROI, seul.

Une heure !... Mais dans une heure, je peux faire tomber vos sept têtes, Messeigneurs! (Appelant.) Tristan ! — Mais il n'a fallu qu'une heure à César pour bouleverser le monde !... — (Appelant.) Tristan ! Tristan ! (Tristan accourt; Bressane vient d'arriver.)

SCÈNE IV.

LE ROI, TRISTAN, BRESSANE.

TRISTAN.

Sire ?...

LE ROI, étendant la main.

Vois-tu ces hommes ?... Ce sont les sept têtes puissantes du

royaume... têtes ducales et princières... têtes de comte... Tu n'es que mon valet, et je te les donne... prends-les !

BRESSANE, au roi.

Celle aussi de votre frère?... (Tristan s'arrête.)

LE ROI, à part.

Mon frère!... Ah ! pauvre humanité!... Le lion naît lion, et l'homme ne peut se dépouiller de la nature pour être roi... Pauvre, pauvre humanité! (Il s'assied. Tristan sort sur un geste de Bressane.)

SCÈNE V.

LE ROI, BRESSANE.

BRESSANE.

Vous avez bien fait, sire.

LE ROI.

Je n'ose pas!

BRESSANE.

Rappelez les princes !

LE ROI.

Les rappeler?

BRESSANE.

Armagnac, du moins!

LE ROI.

Que se passe-t-il donc?

BRESSANE.

Quel qu'il soit, ce traité, signez-le... on vous demanderait davantage demain!

LE ROI.

Que sais-tu?

BRESSANE.

Le quartier des Halles se soulèvera cette nuit... vous n'avez pas un ami de ce côté.

LE ROI.

De l'artillerie et deux bonnes compagnies d'ordonnance, et j'en aurai raison.

BRESSANE.

Le camp n'est pas sûr... Armagnac y était entré avec un sauf-conduit de Charles de Melun...

LE ROI.

Charles de Melun!

BRESSANE.

Plus bas, sire!

LE ROI.

Il me trahit?

BRESSANE.

Le duc du Maine a envoyé pendant le siége une provision de vivres en présent à M. Charles de France, son neveu.

LE ROI.

Eh bien?

BRESSANE.

L'un des fruits, creusé avec soin, contenait ce parchemin!

LE ROI, après avoir lu.

Un projet d'alliance contre moi!...

BRESSANE.

Le comte de Nevers a livré Péronne...

LE ROI.

Péronne?

BRESSANE.

Il a eu l'air de se défendre; mais, le soir, vainqueurs et vaincus soupaient gaiement ensemble...

LE ROI.

La trahison partout!... Mais je suis perdu, Bressane!

BRESSANE.

Rouen est au pouvoir des rebelles...

LE ROI.

Impossible!

BRESSANE.

Évreux...

LE ROI.

Tais-toi!

BRESSANE.

Demain toutes les villes de la Somme suivront...

LE ROI.

Tais-toi, malheureuse, tais-toi!

BRESSANE.

Paris vous échappera...

LE ROI.

Tu me tues!

BRESSANE.

Les portes de la Bastille sont restées ouvertes cette nuit... les meilleurs canons étaient encloués... les meilleurs hommes éloignés... bref, vous étiez pris, si les princes en avaient été prévenus à temps!

TRISTAN, entrant.

Sire, la députation de la ville de Liége.

LE ROI.

C'est bien !... J'y vais! (Tristan se retire.)

LE ROI.

Cette députation est de bonne augure, Bressane... Liége est l'indomptable ennemie de Bourgogne ?

BRESSANE.

Oui, ils ont mis le siége devant Limbourg... mais le comte de Charolais est aux portes de Paris... Le corps d'armée qu'il attend est en marche et sera à Conflans dans deux heures !

LE ROI.

Tu es cruelle !

BRESSANE.

J'ai la sensibilité du chirurgien qui coupe un bras pour sauver le reste !

LE ROI, marchant à grands pas.

Je suis perdu si j'écoute plus longtemps mon orgueil. La royauté que je rève est encore au berceau... Je n'ai pu l'établir par l'audace, essayons de la ruse... Oui, c'est cela... la ruse est une grandeur souvent... C'est du moins une force quand elle se concentre dans une tête passionnée et froide ! (A Bressane.) As-tu fait le pèlerinage convenu ?

BRESSANE.

Oui, sire, à votre intention. J'ai donné une chappe d'or pour la sainte.

LE ROI.

As-tu vu l'astrologue ?...

BRESSANE.

L'astrologue et la sorcière. La sorcière m'a dit que l'homme auquel je m'intéressais triompherait de ses ennemis et réussirait dans ses projets.

LE ROI, avec joie.

Tu l'entends ?

BRESSANE.

Avec le temps.

LE ROI.

Et l'astrologue?

BRESSANE.

Je lui ai remis votre horoscope. Il m'a prédit que vos ennemis seraient vaincus, et que vous sauveriez la France.

LE ROI.

Tu l'entends, Bressane, tu l'entends?

BRESSANE.

Le renard dans le lion, le lion dans le renard, et il triomphera, a-t-il ajouté!...

LE ROI.

Ils répondent tous à ma pensée!.. — Donner d'une main, ressaisir de l'autre... Oui, c'est possible! — mon armée reste sur pied, et la leur se disperse!.. Je les reprendrai en sous-œuvre... un à un!... Quant à la Bourgogne, je l'occuperai en soulevant Liége, Gand et les Flandres... et, pendant ce temps, je reconquiers la Picardie!

BRESSANE.

Ce serait justice!

LE ROI.

M. Charles de France se rend en Normandie... le duc François et ses Bretons l'accompagnent... une querelle éclate entre les Normands et les Bretons, ces vieux ennemis... la province est en feu... Je m'en empare, — pour rétablir l'ordre, — et je la garde!

BRESSANE.

Au besoin, le parlement vous ordonnerait de ne pas la rendre.

LE ROI

Et j'obéirai!

BRESSANE.

Vous êtes un grand roi!

LE ROI.

Non, le roi disparaît; le meneur d'intrigues et le brocanteur de consciences se révèlent!.. non, plus de roi!.. tu ne vois désormais qu'un homme qui défend son patrimoine... un mendiant qui sauve ses nippes du feu!.. Ah! l'on me contraint à mettre les mains dans la boue... allons, soit! (Otant sa couronne et son manteau.) A bas, pourpre orgueilleuse... A bas, l'hermine... A bas,

tout ce qui peut me parler de mes aïeux !... (Il les jette dans le fauteuil.) Je vous reprendrai quand je serai digne de vous porter !

BRESSANE.

On peut vous entendre, sire !

LE ROI.

Ils me croiront fou !.. mon aïeul l'était bien !.. La folie se fait moins craindre que la raison !.. (Montrant la cape posée sur le ballot.) Donne-moi cet habit !..

BRESSANE.

Sire !

LE ROI.

Eh ! donne !.. (Il prend la cape.) Humble comme ma fortune, mais bien tissé et solide comme ma volonté ! (Il l'endosse.) Enfin, je respire !... Je peux trafiquer à mon gré, m'humilier à mon aise, mes aïeux au me reconnaîtront pas à-dessous !... Me voilà donc où mon siècle voulait que je fusse... au niveau de ses bassesses, à la hauteur de ses perfidies !.. Pâques-Dieu, mes beaux seigneurs, surveillez vos idées, je suis l'espion du roi .. Défendez vos consciences et vos domaines, je suis le brocanteur et le capitaine du roi... Gardez vos têtes, je suis le bourreau du roi !.. (Il sonne. — A Tristan qui paraît.) Le comte d'Armagnac !.. (Tristan sort.)

LE ROI, à Bressane.

Ton astrologue aura dit vrai, le renard sauvera le lion ! (Armagnac entre.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ARMAGNAC.

LE ROI.

J'accepte le traité, comte... J'irai le signer à Conflans.

ARMAGNAC, à part.

Enfin ! (Il sort.)

SCÈNE VII.

LE ROI, BRESSANE.

LE ROI.

Je suis content de toi, Bressane. Que veux-tu pour récompense ?..

BRESSANE.

Ma récompense, sire?.. — Quand viendrez-vous embrasser votre fille?..

LE ROI.

Brave cœur! — bientôt!

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

Deuxième époque. — 1471-72.

ACTE TROISIÈME.

Un intérieur dans le goût flamand. Dans l'angle, à droite, une fenêtre s'ouvrant sur un balcon. Une porte au fond; portes latérales. A droite, près de la fenêtre, une petite porte masquée dans le mur. Des épées et différentes armes dans un coin.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BRESSANE, CHARLOTTE.

(Charlotte est assise, son livre d'heures à la main; elle rêve; Bressane entre doucement, sur la pointe des pieds, et va l'embrasser.)

BRESSANE.

Comment vas-tu, rêveuse?

CHARLOTTE, avec effroi.

Ah! (Reconnaissant Bressane.) c'est toi! de retour! chère mère!.. (Elle l'embrasse.) As-tu vu le grand-père?

BRESSANE.

Il dort... (Avec orgueil.) Tu es encore plus belle que quand t'ai quittée. (De la porte du fond, à la cantonade.) Mettez les ballots dans la chambre haute.

CHARLOTTE.

Méchante mère, qui me surprends ainsi!... — Je t'ai attendue toute la matinée, sais-tu?

BRESSANE.

Ah! dame, l'homme propose. . Mais non, ça n'a été la faute de personne : les chevaux allaient comme le vent, et je les fouettais... de toute la force de mon amour pour toi! . (A la cantonade.) Les tapis dans les armoires. Vous me rapporterez les clefs. — (A Charlotte.) J'ai donc été au débarquement de *la Gallée*, de Narbonne. Je me suis ruinée. J'ai acheté des perles, des armes, de la soie, des étoffes de Caramanie surtout, et des tapis de Turcomanie de toute beauté. — Tu verras cela. — Ah!.. un petit collier que je t'ai choisi, tiens. (Elle lui donne un collier de sequins.)

CHARLOTTE.

Tu ne m'oublies jamais ?

BRESSANE.

Je voudrais bien voir ça. (Otant son manteau.) Rude journée !.. — Je ne serai pas longue à me coucher.

CHARLOTTE.

Oui, tu dois être fatiguée.

BRESSANE, s'asseyant.

Un brin. Mais la fatigue et moi, nous sommes sœurs. Nous avons grandi ensemble.

CHARLOTTE.

Toujours contente et gaie !..

BRESSANE.

Pardi, quand je te vois !...

CHARLOTTE.

Tu es en eau !.. (Elle lui essuie le front avec son mouchoir.)

BRESSANE.

C'est cela, dorlotte-moi. — (Lui prenant les mains et la regardant avec amour.) Comme le temps passe... Tu avais neuf ans ou siége de Paris, et te voilà aujourd'hui bonne à marier !

CHARLOTTE.

Je vais veiller à ton souper.

BRESSANE.

Non !.. tu n'es pas née pour ces choses-là.

CHARLOTTE.

Moi ?... Voilà bien de vos chimères. Suis-je fille d'empereur ou de roi, voyons ?... Mon père est un bon gros marchand des Flandres, et vous, ma mère, une colporteuse.

BRESSANE.

Eh bien ?

CHARLOTTE.

Eh bien, la fille d'une colporteuse et d'un marchand...

BRESSANE.

Peut bien être cuisinière par occasion ?

CHARLOTTE.

Où serait le mal ?

BRESSANE.

Tu me fais plaisir et peine en parlant ainsi. Je t'expliquerai tout ça un autre jour. En attendant, je te veux proprette et blanche comme une sainte Vierge. C'est déjà trop de cette peau de renard, quand l'hermine t'irait si bien.

CHARLOTTE.

De l'hermine?

BRESSANE.

Et pourquoi non ?

CHARLOTTE.

Mais, c'est parure de dames, ma mère... de très-grandes dames... elles seules ont le droit d'en porter?

BRESSANE, *se levant.*

Je m'entends... je m'entends. — Enfin, je veux que ton père, en te regardant, songe à la dot qu'il te donnera.

CHARLOTTE.

L'embrasserai-je bientôt ?

BRESSANE.

Peut-être aujourd'hui.

CHARLOTTE.

Quel bonheur!.. — Il était en tournée aux marches de Saintonge, n'est-ce pas ?

BRESSANE.

Tant vaut l'étoffe, tant vaut l'aune. Si tu as la mine d'une pauvrette, vois-tu, le premier truand venu croirait t'honorer, et ton père lui-même dirait : Pourquoi pas ?... Mais si tu as cet air-là, des mains blanches, cette peau fine, nous verrons quel mari on te choisira. (*A part.*) On m'a ramassée au fond d'une boutique, qu'on me laisse où l'on voudra, c'est bien... je me tairai, je disparaîtrai... Mais elle, non!...

CHARLOTTE.

Un mari ?... Mais mon cœur ne comptera donc pour rien ?

BRESSANE.

Est-ce qu'on a un cœur à ton âge ?

CHARLOTTE.

Oui, sans doute, puisque je t'aime ?

BRESSANE.

Eh bien, n'aime que moi!

CHARLOTTE.

Tu as bien aimé mon père ?

BRESSANE.

Je crois que je n'ai aimé et n'aime que toi au monde.

CHARLOTTE.

Pourquoi, quand un danger le menace, pâlis-tu... et quand un malheur le frappe, pleures-tu ?

BRESSANE.

Je donnerais ma vie pour lui, c'est vrai. Mais dans mon dévouement je ne t'oublie pas, mignonne. S'il veut me remercier, je lui réponds : « Va embrasser ta fille; » et s'il parle de récompense, je lui dis : « Aime-la davantage, ma récompense est là ! »

CHARLOTTE.

Comme tu peux aimer... que de cœur dans ton amour !

BRESSANE.

Je n'économise pas avec toi, voilà tout. (Avec tristesse.) Tu te marieras pourtant un jour... tu me quitteras !

CHARLOTTE.

Jamais !

BRESSANE.

Ah ! tu as bien dit ce mot-là, merci ! — Mais il le faudra, mignonne... Dieu et l'Église le tolèrent .. et moi-même, si tu courais à ton bonheur, je te souhaiterais des ailes pour y voler plus vite ! — Allons, bonne nuit.

CHARLOTTE.

Bonne nuit, mère !

BRESSANE, montrant le livre.

Tu vas lire ?

CHARLOTTE.

Un peu.

BRESSANE.

Ne lis pas trop ?

CHARLOTTE.

Non, mère.

BRESSANE.

A demain, mignonne !

CHARLOTTE.

A demain, mère !

MILICE, entrant, vivement.

Madame Bressane, c'est moi !

CHARLOTTE, se retournant.

Ah ! Milice !

MILICE, apercevant Charlotte.

Bonjour, Mademoiselle.

CHARLOTTE.

Bonjour, Milice. On a apporté une lettre pour vous, je vais vous la chercher. (Elle sort.)

MILICE, la suivant des yeux.

Une jolie fille !... Et dire que j'ai vu ça grandir.

SCÈNE II.

BRESSANE, MILICE.

BRESSANE.

Eh bien ?

MILICE.

La soumission du vicomte de Narbonne que vous m'aviez chargé de remettre à Sa Majesté.

BRESSANE.

Tu me la rapportes ?

MILICE.

Depuis la fuite de Charles de France, le roi n'a pas reparu.

BRESSANE.

Charles de France s'est enfui ?

MILICE.

La nuit dernière, à l'instigation du chancelier de Bretagne et d'un certain capitaine nommé Raoul de Saint-Brieuc. La ville s'est émue de cet événement. On a même osé dire que la conduite du roi légitimait celle de son frère; et qu'après avoir mis à néant le traité de Saint-Maur, celui d'Amiens, et violé les engagements pris à Péronne, Sa Majesté ne pouvait attendre autre chose de ses ennemis.

BRESSANE.

Le traité de Saint-Maur était une ruine, celui de Péronne une honte. Le roi a bien fait.

MILICE.

Enfin il a disparu. On croit pourtant, tout à l'heure, l'avoir vu passer par les faubourgs.

BRESSANE.

Se dirigeait-il de ce côté?

MILICE.

On l'ignore.

BRESSANE.

Mon roquet de laine!.. (A part.) Cette fuite de Charles de France est un signal.... Le roi doit être en danger! (A Milice, pendant que celui-ci lui jette son manteau sur les épaules.) Où est allé le prince?

MILICE.

Dans son gouvernement de Guienne. (Charlotte revient.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, remettant la lettre à Milice.

La voilà.

BRESSANE, à part.

Avant huit jours, ce sera encore la guerre!

CHARLOTTE.

Vous sortez, mère?

BRESSANE.

Oui, un instant!

CHARLOTTE.

Mon Dieu, vous êtes toute pâle, que se passe-t-il donc?

BRESSANE.

Moins que rien... Un marchand de la rue de l'Arbalète... Je lui ai vendu de la toile de Cambrai, et il refuse de payer... Tu comprends, je n'entends pas de cette oreille-là, et je vais le trouver!

CHARLOTTE.

Vous irez demain?

BRESSANE.

Une bonne idée; il n'aurait qu'à lever le pied cette nuit. Je reviens, je reviens! (Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, MILICE.

CHARLOTTE.

Milice, ma mère me trompe?

MILICE.

Elle?..

CHARLOTTE.

Que lui avez-vous dit?.. Voyons, ne cherchez pas, répondez?

MILICE.

Mais, c'est tout simple. . J'ai appris que ce marchand. . Ce ne sont pas tous d'honnêtes gens, allez!... Il refuse de payer, voilà tout.

CHARLOTTE.

Ma mère ne court aucun danger, enfin?

MILICE.

Oh! ça, je vous le jure!

CHARLOTTE.

Je vous crois. (Elle va s'asseoir.)

MILICE, à part.

J'ai juré. — Mais à pareille heure, le diable lui-même courrait des dangers. — Et je suis ici... les bras croisés... quand cette pauvre femme peut-être... En route, triple sot, en route... Je ne me pardonnerai jamais s'il lui arrivait malheur! (Il sort.)

SCÈNE V.

CHARLOTTE, seule.

J'ai voulu lire, mais toutes ces lettres se confondaient pour ne former qu'un nom : Raoul!.. et ce nom me glissait des yeux au cœur, et mon cœur répétait : Raoul!... Raoul de Saint-Brieuc!.. le beau nom!.. et le beau jeune homme!.. Quel roman que cet amour!.. — Je croyais rêver! — Ah! il m'aime, je le sens là!.. (On entend, au dehors, frapper trois coups dans la main.) C'est lui! (On frappe trois autres coups.) C'est bien lui!... (Allant au balcon.) Ma mère me pardonnera mon premier secret. (Ouvrant la fenêtre.) Est-ce vous, Raoul?

RAOUL, du jardin.

C'est moi!... Attendez!

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, RAOUL.

CHARLOTTE.

Que fait-il?.. Une échelle!.. — Non, Raoul, descendez... Vous m'aviez juré...

RAOUL, s'appuyant sur le balcon.

Je n'irai pas plus loin! — le grand crime, d'ailleurs, qu'un brave et honnête garçon parle de près à une honnête et loyale fille.

UNE VOIX, au loin.

Qui va là?

RAOUL.

Le guet !

CHARLOTTE.

Sauvez-vous... là... dans la charmille!..

RAOUL, sautant dans l'appartement.

On me verrait !

CHARLOTTE.

Ah ! mon Dieu !

LA VOIX.

Qui va là ?

UNE AUTRE VOIX.

Bourgeois de la ville! (On entend passer le grand guet : bruit d'armes et de chevaux.)

CHARLOTTE, écoutant.

Ils s'en vont... — plus rien ! — (A Raoul.) Maintenant, éloignez-vous!

RAOUL.

Je pars dans deux heures... — Ne me chassez pas, je m'en irai assez tôt, vous voyez.

CHARLOTTE.

Ce sont donc des adieux que vous me faites ?

RAOUL.

Oui, Charlotte, à peu près.

CHARLOTTE, chancelant.

Ah !

RAOUL.

Charlotte !

CHARLOTTE, se dominant.

Ce n'est rien... non, rien... — Ainsi vous partez ?

RAOUL.

Charles de France est en route pour la Guienne, j'aurais dû être à ses côtés.

CHARLOTTE.

Je devais m'attendre à un malheur, j'ai fait un mauvais rêve cette nuit !

RAOUL.

Oh! je reviendrai. Notre rencontre n'est-elle pas une promesse heureuse de la destinée?.. Un soir... — la première étoile perçait au loin l'horizon .. toutes les voix de la nuit chantaient... Je marchais en rêvant... — Tout à coup, on m'attaque !... dix hommes contre un!... Je m'adosse contre un

mur pour me défendre... une porte cède... je la referme sur mes bandits... et me voilà seul dans un jardin!.. — Je m'oriente : avise une allée, — une petite maison perdue dans les arbres, — une porte ouverte,— un escalier en face,— et au haut de l'escalier une chambre à demi éclairée .. — J'entre !.. — une jeune fille dormait doucement étendue dans un fauteuil. Les pâles reflets de la lampe éclairaient ses joues roses. Je n'osais bouger... J'admirais !.. — Et quand elle ouvrit les yeux, j'étais à ses pieds, comme aux pieds d'une madone, les mains jointes sur mes lèvres de peur de l'effrayer par mon souffle. C'était vous, Charlotte... et je vous aimais !

CHARLOTTE.

Voilà vingt fois que vous me racontez la même histoire, Monsieur.

RAOUL.

Mon cœur n'en sait plus d'autres.

CHARLOTTE.

Était-ce le cardinal Ballue qui menait le guet tout à l'heure ?

RAOUL.

Le cardinal a été arrêté, vous savez. Il est à la Bastille.

CHARLOTTE.

Vous connaissez le roi ?

RAOUL.

Je ne l'ai jamais vu.

CHARLOTTE, *écoutant.*

— Non !... je croyais entendre des pas dans le jardin.

RAOUL.

Je vous plains, Charlotte, de vivre ainsi seule à votre âge dans cette maison isolée, dans cette maison déserte.

CHARLOTTE.

Vous oubliez mon père, Raoul... ma mère ?

RAOUL.

Ils voyagent dans l'intérêt de leur commerce et s'absentent souvent.

CHARLOTTE.

Mon aïeul?

RAOUL.

Un vieillard infirme.

CHARLOTTE.

Il m'aime.

RAOUL.

Dernière lueur d'un feu qui s'éteint.

CHARLOTTE.

Vivre à l'ombre de la vieillesse, c'est souvent triste, je l'avoue. Je vois passer les oiseaux avec envie. Que n'ai-je leurs ailes, me suis-je dit parfois? Libres, ils vont au soleil... ils se baignent dans l'air lumineux... ils chantent sans autre raison de chanter que le printemps!.. A cela près, Raoul, ma vie me plaît. J'aime le calme et le silence de l'isolement. L'aïeul sourit, et je souris; il rêve, et je rêve; il sommeille, et je m'endors. — Non, je ne dors plus depuis huit jours, je pense!

RAOUL.

Et à qui?

CHARLOTTE.

A vous, Raoul; — je vous aime gravement comme si mon amour devait me tuer.

RAOUL.

Oh! les sombres idées!

CHARLOTTE.

Rien ne peut nous séparer, n'est-ce pas?

RAOUL.

Non, rien!..

CHARLOTTE.

Je ne me trompe pas cette fois, on a marché dans le jardin! (Elle va au balcon.) C'est mon père!.. — Taisez-vous, ne parlez pas, nous sommes perdus! (Elle regarde.)

RAOUL.

Je lui dirai la vérité.

CHARLOTTE.

C'est bien lui! — Mon Dieu, que pensera-t-il de moi!

RAOUL.

Charlotte!..

CHARLOTTE.

Il ouvre la petite porte!... Il monte!.. (A Raoul qui veut sauter par le balcon.) Non, quelqu'un est en bas! (Le poussant dans le cabinet.) Là! là! (Le roi entre.)

SCENE VII.

LE ROI, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, à part.

Mon émotion me trahira!

LE ROI, à part.

J'en suis où j'en étais voilà sept ans... les mêmes hommes me menacent, les mêmes intérêts m'assiégent.

CHARLOTTE, à part.

J'étouffe!

LE ROI.

Cette fuite de Charles de France... — Il fera de son duché de Guienne un centre d'agitation... un foyer de révoltes. Et l'on veut que je dorme tranquille quand mon propre frère conspire et tend ses mains vers ma couronne!.. (A Charlotte.) Tu ne m'embrasses pas?.. (Charlotte va à lui, mais machinalement; il la repousse et retombe dans ses réflexions.) Mon frère!... mot creux quand il ne vient pas de l'âme... mot stupide et fatal s'il paralyse la volonté!.. (A Charlotte.) Embrasse-moi donc?.. (Il la prend dans ses bras, à part.) Fils de France, on en peut aisément faire un roi... — Un roi!.. lui!.. mais il peut mourir, enfin!.. — Oui... mais c'est mon frère!.. Alors, tais-toi, âme débile, tais-toi! (A Charlotte.) Mais embrasse-moi donc? (L'embrassant.) Chère fille!.. Je me réconcilie avec l'humanité en te regardant. (Montrant la table.) Des dés?.. On jouait ici?

CHARLOTTE.

Ma mère les a posés là à son retour... — Elle vient d'arriver, tu sais?.. — As-tu fait de bonnes affaires au moins?

LE ROI.

Comme ça. — Où est ta mère?

CHARLOTTE.

Elle est sortie.

LE ROI.

A cette heure?

CHARLOTTE.

Milice est survenu .. il lui a parlé... Ma mère a pâli, elle m'a embrassée, puis elle s'est élancée au dehors.

LE ROI, à part.

Elle me croit en péril ! (Haut.) Appelle Milice !..

CHARLOTTE.

Milice l'a suivie.

LE ROI, à part.

Un danger me menace ! (Allant à la petite porte et appelant.) Compère !.. — monte, monte, vite ! (A Charlotte.) Voilà tout ?

CHARLOTTE.

Voilà tout. (A part.) Je n'ose le regarder ! (Tristan entre.)

SCÈNE VIII.

Les précédents, TRISTAN.

LE ROI, à Tristan.

Tristan, je dois être en péril ?

TRISTAN.

Non, sire.

LE ROI.

Bressane est en campagne ?

TRISTAN.

Elle se trompe.

LE ROI.

Milice est avec elle ?

TRISTAN.

Deux fins limiers, mais la piste est mauvaise.

LE ROI.

Bressane dans le bois, la bête doit y être, prends garde ?

TRISTAN.

Je réponds de tout.

LE ROI.

Au fait, tu dois tenir à ta tête ?

TRISTAN.

Je n'ai que celle-là, sire.

LE ROI, à Charlotte.

Bressane n'a rien laissé pour moi ?

CHARLOTTE.

Rien.

LE ROI, à Tristan.

Et tu me réponds de tout ?

TRISTAN.

De tout.

LE ROI.

Au fait, que puis-je craindre : Ma ville d'Orléans est fidèle ; j'ai une bonne armée sous la main.

TRISTAN.

Votre Majesté n'a pas à se plaindre non plus. Elle avait tout cédé, mais elle a aussi tout repris... Sans même se préoccuper si elle ne prenait pas en plus la tête de celui-ci ou de celui-là.

LE ROI.

J'ai donné la Guienne.

TRISTAN.

Que vous êtes en train de reprendre, et que vous reprendrez. Après Péronne, vous vous devez cette revanche.

LE ROI.

Rira bien qui rira le dernier. (Tristan sort. Charlotte est immobile et rêveuse.)

SCÈNE IX.

LE ROI, CHARLOTTE

LE ROI.

Çà, mignonne, mais à quoi peut-on penser les yeux fixés sur une porte?

CHARLOTTE.

Moi?

LE ROI, à part.

Elle a tressailli!

CHARLOTTE, à part.

Aurait-il des soupçons?

LE ROI.

Tu souffres?

CHARLOTTE.

Non... mais non!

LE ROI, à part.

Ce miroir... — je l'observerai mieux ainsi! (Il prend le miroir d'un air indifférend.) Tu peux te retirer si tu veux?

CHARLOTTE.

Je n'ai pas sommeil, mon père... rien ne presse.

LE ROI, à part.

Elle veut rester. Le joli miroir.

CHARLOTTE.

Vous trouvez?.. C'est un cadeau de ma mère. (A part.) Je ne sais pas pourquoi je tremble ainsi!

LE ROI, à part, en regardant dans le miroir.

Elle a encore tourné les yeux vers cette porte! (Haut.) De l'acier pur et bien poli... c'est charmant... Ah! coquette, la poussière n'y séjourne pas et la rouille n'a pas le temps de l'obscurcir.

CHARLOTTE.

Comment cela?

LE ROI.

J'entends dire que tu dois vouloir souvent te convaincre de ta beauté, voilà tout.

CHARLOTTE, à part.

Ah! pourvu que Raoul ne se trahisse pas!

LE ROI, se levant, à part.

Il y a quelqu'un là!

CHARLOTTE.

Vous devez être fatigué?

LE ROI, à part.

Un assassin peut-être!

CHARLOTTE.

Il se fait tard, si vous montiez?...

LE ROI, à part.

Ma fille me trahirait?

CHARLOTTE.

Vous ne me répondez pas?

LE ROI, à part.

Elle?.. Mais n'ai-je pas été l'ennemi de mon père?

CHARLOTTE.

Je vous parle?

LE ROI.

Et moi je vous questionne.

CHARLOTTE.

Ne me regardez pas ainsi, vous me faites peur!

LE ROI.

Les coupables seuls doivent trembler.

CHARLOTTE.

Mon père. .

LE ROI.

Il y a quelqu'un là!

CHARLOTTE.

Quelqu'un?

LE ROI.

Ne mentez pas!

CHARLOTTE.

Ah! grâce!

LE ROI.

Malheureuse! mais qui donc?

CHARLOTTE, tombant à ses pieds.

Ne le tuez pas, je l'aime!

LE ROI, à part.

Une amourette! (A Charlotte.) Relevez-vous. (Il va ouvrir la porte du cabinet.)

SCÈNE X.

RAOUL, CHARLOTTE, LE ROI.

LE ROI.

Sortez, Monsieur!

RAOUL, respirant.

Ouf!... une double torture, croix-Dieu! J'étouffais sans entendre!

LE ROI.

Eh bien?

RAOUL, se retournant.

Ah! pardon... — Vous me voyez confus, Monsieur. Mais nous n'avons pas à rougir de notre amour. Je suis Raoul de Saint-Brieuc, comte de Kernoac. Je vous demande la main de votre fille? (Mouvement de Charlotte.)

LE ROI.

Le comte de Kernoac?..

RAOUL.

Oui, Monsieur.

LE ROI.

Le nouveau conseiller que le duc François de Bretagne a envoyé à monseigneur Charles de France?

RAOUL.

Lui-même.

LE ROI, à part.

Je cherchais un homme qui eût sa confiance, et qui me fût dévoué.. L'aurai-je trouvé?.. (A Charlotte.) Laisse-nous!..

CHARLOTTE.

Mais, mon père...

LE ROI, lui tapant sur la joue.

Curieuse!.. Je m'occupe de ton bonheur... va, va!..

SCÈNE XI.

LE ROI, RAOUL.

LE ROI, à part.

Le conseiller de Charles de France... voyons donc. (Haut.) Tenez, mon gentilhomme, je suis rond en affaires, moi, comme un bon et vieux marchand que je suis, touchez là... Vous me plaisez, je vous veux du bien.

RAOUL.

Vous pouvez me le prouver, Monsieur.

LE ROI.

Oui, Charlotte!.. Eh bien! causons-en. — Mais j'ai mes manies: quand je ne brocante pas, je bois; quand je ne bois pas, je joue; c'est une habitude de famille. Je ne me croise les bras que pour dormir.. et encore! — Un peu de vin, voulez-vous?

RAOUL.

Merci.

LE ROI.

Alors, jouons. — Je fais ma petite partie tous les soirs, que voulez-vous? — Mettez-vous-là! — (A part.) Main qui joue, tête qui parle! (Il s'assied.)

RAOUL, à part.

Drôle d'homme! (Il s'assied.)

LE ROI, mettant son enjeu.

Deux écus! — (Secouant les dés.) Charlotte à seize ans... elle est encore bien jeune?..

RAOUL.

Je peux attendre.

LE ROI.

Vous me demandiez une espérance, la voilà! attendez !... (Il joue.) Neuf!

RAOUL, avec joie.

Ah ! Monsieur !

LE ROI.

Vous me remercierez plus tard, jouez.

RAOUL.

Dix !

LE ROI.

Je double ! — Je suis tant soit peu Égyptien ou sorcier... Je gage que vous haïssez le roi?

RAOUL.

C'est vrai.

LE ROI.

Et pourquoi ?

RAOUL.

A vous de jouer.

LE ROI.

Non, répondez ?

RAOUL.

Pour trois raisons.

LE ROI.

Mauvaises?

RAOUL.

Bonnes : la moindre justifierait mon aversion.

LE ROI.

Vraiment?... et si les trois n'y suffisaient pas ?

RAOUL.

Alors, je consens à être son chien, et à l'aimer pour tout le mal que j'en ai dit.

LE ROI.

Foi de gentilhomme ?...

RAOUL.

Oui, foi de gentilhomme, si vous me le prouvez... mais une preuve à satisfaire saint Thomas lui-même?

LE ROI.

Je vous prends au mot.

RAOUL.

Prenez !. . Mais je dors en paix, et pour cause. — Jouez ?

LE ROI.

Sept ! — La première raison ?

RAOUL.

Vous y tenez ?

LE ROI.

Beaucoup.

RAOUL.

Neuf ! — Vous n'avez pas de chance.

LE ROI.

Eh bien ?

RAOUL.

Il est avare.

LE ROI, riant.

Avare !.. Ah ! voilà bien les hommes... — Mon jeu est fait. — Avare !... parce qu'il porte de la tiretaine comme un bourgeois, et ne gaspille pas l'argent du trésor en tournois et en fêtes ?

RAOUL.

Du tout... mais parce qu'il se ferait rouer pour un demi-blanc, et pendre ou écarteler pour une livre tournois.

LE ROI.

Conciliez vos paroles avec ses actes, si vous pouvez. (Il lui donne un parchemin.)

RAOUL.

Qu'est-ce que ça ?

LE ROI.

Lisez !

RAOUL, lisant.

Cent mille écus de dot à Charlotte... plus la terre de Montmorillon constituée en duché.

LE ROI.

Vous n'aviez pas fait un trop mauvais choix, hein ?..

RAOUL.

Mais à quel titre le roi ?...

LE ROI.

A quel titre ?.. Il s'est souvenu des services que nous lui avons rendus en Flandre. Il est reconnaissant, et sa reconnaissance ne marchande pas.

RAOUL, se contenant.

Sept!

LE ROI.

Sept!

RAOUL.

On m'a dit qu'il aimait Charlotte?

LE ROI, riant.

Ah! j'y suis... vous en êtes jaloux!..—(Avec satisfaction.) Vive-Dieu! il peut donc encore faire des jaloux?

RAOUL, avec dédain.

L'amant de la Gigonne ne serait pas à craindre s'il n'était seigneur et roi!

LE ROI, piqué.

Les belles Lyonnaises ne disent pas cela.

RAOUL, raillant.

La Passefilon non plus.

LE ROI.

La Passefilon?... mais elle avait des yeux et une jambe...

RAOUL.

Vous l'avez connue?..

LE ROI, vivement.

Moi?.. Non!.. — Neuf!

RAOUL.

Dix! — Ainsi, Charlotte connaissait le roi?..

LE ROI.

Sa Majesté l'a vue enfant. — Je triple.

RAOUL, à part.

Elle me trompait!.. (Haut.) Et il l'aime?..

LE ROI.

Comme sa fille. — J'ai triplé. — Il l'aimerait autrement, que ce serait encore un honneur.

RAOUL.

Je comprends. — (A part.) Le vilain homme!

LE ROI.

Un avare ne lâche pas ainsi cent mille écus. Donc, mon gentilhomme, le roi n'est pas avare.

RAOUL, se levant.

Soit.

LE ROI.

Vous avez le caractère bien fait. — Les deux autres raisons?

RAOUL.

Il est cruel et lâche.

LE ROI, se levant.

Lâche!

RAOUL.

Sur mon nom, oui!..

LE ROI.

Sur le mien, vous mentez!

RAOUL.

Il a fui à la bataille de Montlhéry.

LE ROI.

Après avoir battu l'ennemi, culbuté Saint-Pol, tué plus d'un rebelle de sa main!..

RAOUL.

Je constate un fait, voilà tout. Or, le courage est la première vertu d'un souverain. On ne fuit pas; on triomphe, ou l'on meurt!

LE ROI.

Courage stupide!.. La vraie grandeur est de prouver qu'on mériterait de vivre.

RAOUL.

L'a-t-il fait?

LE ROI.

Il le fera!

RAOUL.

Qui vous le dit?.. Est-ce le traité de Saint-Maur, ou celui de Péronne?

LE ROI.

Ah! vous vous en vantez encore!.. — Eh bien, vous êtes des traîtres, toi le premier!

RAOUL.

Monsieur!.. — Bon, je m'emporte! — J'ai une tête de fou; j'oubliais que je parlais au père de Charlotte.

LE ROI.

Le fou, c'est moi. — Vous aimez Charles de France, j'adore Louis XI! chacun son Dieu.

RAOUL.

Votre revanche?

LE ROI.

Dieu m'en garde, ma bougette est vide.

RAOUL.

Votre parole suffit.

LE ROI.

Non... on perd plus qu'on ne veut ainsi. — Ah!..— Jouons à qui restera, voulez-vous?

RAOUL.

A qui restera?..

LE ROI.

La fille en vaut la peine?

RAOUL.

Par saint Gildas, vous êtes un joyeux compagnon. Mais la chance n'est pas égale... vous êtes le père, vous resterez toujours, vous?..

LE ROI.

Le père?.. de quoi?.

RAOUL.

Dites de qui, je répondrai.

LE ROI.

Ah! Charlotte!... Son père?... moi?... Vous le croyez? .. Décidément vous êtes assez crédule. (Lui frappant sur l'épaule.) Défiez-vous de vos amis et des jolies femmes, jeune homme.

RAOUL.

Que voulez-vous dire?

LE ROI.

Des jolies femmes surtout.

RAOUL.

Je ne vous comprends pas?

LE ROI.

Son père?.. Fait-il soleil en ce moment?.

RAOUL.

Vous n'êtes pas son père?

LE ROI.

Et vous?

RAOUL.

Mais qui êtes-vous donc alors?..

LE ROI.

Cherchez!

RAOUL, tirant son épée.

Vive-Dieu, j'ai trouvé, je vais vous tuer!

LE ROI, prenant une épée.

A votre aise. C'est une partie comme une autre. (Ils se battent.)

RAOUL.

Ah! j'étais un jouet!

LE ROI.

Par hasard.

RAOUL.

Et tu railles?

LE ROI.

Par aventure.

RAOUL.

Meurs donc!

LE ROI, le désarmant.

Pas encore!

RAOUL.

Désarmé!.. — N'importe, tu vas mourir! (Il ramasse son épée; mais Charlotte et Bressane, qui viennent d'entrer, se précipitent entre eux.)

CHARLOTTE, se plaçant devant le roi.

Mon père!

BRESSANE, se jetant sur Raoul.

Malheureux!.. c'est le roi!

RAOUL.

Le roi!..

CHARLOTTE.

Le roi!.. — la fille du roi! (Pause.)

LE ROI.

J'ai répondu à vos calomnies, monsieur de Saint-Brieuc. Je ne parle pas de la terre de Montmorillon et des cent mille écus de dot que je donne à ma fille Charlotte. Mais j'ai fait gaiement votre partie. Aux dés, j'ai été battu et content... est-ce d'un avare? . A l'épée, je ne m'en suis pas trop mal tiré, je crois... est-ce d'un lâche?.. Quant à ma cruauté, pourriez-vous y croire, je vous le demande, quand l'épée levée contre votre roi vous accuse, et que votre tête est encore sur vos épaules?

RAOUL, tombant à ses pieds.

Ah! pardon, sire!

LE ROI.

ai tenu ma promesse, tiendrez-vous la vôtre?

RAOUL.

Tout mon sang, sire, jusqu'à la dernière goutte, vous appartient.

LE ROI.

Alors, relevez-vous, comte de Saint-Brieuc, duc de Montmorillon, voici votre femme!

BRESSANE.

Sire, mais qu'est-ce que tout cela signifie?

LE ROI, riant.

Pâques-Dieu! dame Bressane, cela signifie que ces deux enfants avaient disposé de leur cœur, et qu'ils seront mariés avant deux ans.

BRESSANE, à Charlotte.

Tu m'avais donc trompée?

CHARLOTTE.

Ne me gronde pas!..

RAOUL.

Que dois-je faire, sire, pour mériter tant de bontés?

LE ROI.

Monseigneur Charles de France est sur la route de Guienne, ne le faites pas attendre... — Vous recevrez mes ordres.

RAOUL.

Que j'exécuterai, sire.

LE ROI.

J'y compte. (A part.) Monsieur Charles de France, à nous deux maintenant... à nous deux, si vous le permettez!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Un bois aux environs de Saint-Jean d'Angely. — A gauche, une chapelle bâtie sur un roç; un escalier taillé dans la pierre y conduit. Au dernier plan, une route grimpant parmi des arbres. A droite, au premier plan, la cabane des gardiens de la chapelle; au second, un petit chemin; au dernier, une grande allée se perdant dans le bois.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAÛME, GERTRUDE.

(Guillaume sort de la chapelle et ferme la porte; Gertrude est assise sur un banc, elle épluche des légumes.)

GERTRUDE.

Voilà où tu en es... gardien de chapelle aux environs de Saint-Jean d'Angely... et je prépare, moi, à dîner à des chasseurs qui commenceront, j'en suis sûre, par m'embrasser avant de se mettre à table.

GUILLAUME.

Plains-toi donc... monseigneur Charles de France! (Il lui donne la clef.)

GERTRUDE.

Je m'ennuie. (Le roi et Tristan arrivent, déguisés en pèlerins.)

GERTRUDE, se levant.

Je vais veiller au repas. (Guillaume l'aide à ramasser et à porter ses provisions.)

GUILLAUME.

Ils dîneront sous la petite tente ?

GERTRUDE.

Oui. (Elle entre dans la cabane; Guillaume la suit et revient un instant après. Fanfares de chasse au loin.)

SCÈNE II.

LE ROI, TRISTAN, GUILLAUME.

TRISTAN, bas au roi.

Cette chasse n'a été conduite de ce côté que pour faciliter leur entrevue. Du reste, ce pèlerinage, si à propos imaginé par

Votre Majesté, vous permettra de déjouer leurs projets. — Enfin, votre frère est l'âme du complot; l'unique et grand danger, sire. Pourquoi?... parce qu'il est fils de France, et qu'on en peut faire un roi sans froisser personne.—Donc, seigneurs du sang, feudataires et vassaux, sont tous rapprochés par ce lien. Un coup de hache, pourtant, et le faisceau s'éparpille, et ce qui était un péril réuni, devient chétif et misérable isolé?...

LE ROI, à Guillaume.

C'est bien ici la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours?

GUILLAUME.

Oui. Elle a été élevée en l'honneur du comte Gaston-Phœbus.

LE ROI.

Bien. (Bressane entre déguisée en pauvrelte; elle ramasse du bois mort.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BRESSANE.

BRESSANE, bas au roi, en passant.

C'est moi, sire.

LE ROI.

Suis-je découvert?

BRESSANE.

Non! (Elle s'éloigne.)

LE ROI, à Guillaume.

La clef de la chapelle, bon gardien?

GUILLAUME.

Je vais vous la chercher. (Il entre dans la cabane. — Sur un signe du roi, Bressane approche.)

SCÈNE IV.

LE ROI, BRESANE, TRISTAN.

BRESSANE, bas au roi.

J'ai remis votre lettre au comte de Foix. Il répudie la nouvelle ligue formée contre Votre Majesté. Il n'ira pas au rendez-vous que Charles de France lui avait donné. Ce rendez-vous, effectivement, devait avoir lieu ici.

LE ROI, à part.

M'y voilà, Charles de France m'y trouvera. (Haut.) Ce billet à Raoul. (Bressane sort. Le gardien revient.)

SCÈNE V.

LE ROI, TRISTAN, GUILLAUME, puis GERTRUDE.

GUILLAUME.

Voici la clef.

TRISTAN, bas au roi.

Vous ne lui donnez rien, sire?

LE ROI, bas.

Tu oublies ta robe, Tristan : le pèlerin ne donne jamais et reçoit toujours.

GERTRUDE, revenant à Guillaume.

Viens, notre homme, viens m'aider à trouver des fruits.

GUILLAUME, au roi.

Vous mettrez la clef sous cette roche quand vous aurez fini. (Ils s'éloignent.)

SCÈNE VI.

LE ROI, TRISTAN.

LE ROI, à part.

Je suis à mon poste !... — Oui !... Sentinelle avancée de la France ! (Il s'assied.)

TRISTAN.

Votre Majesté m'a dit hier une grande vérité : « Le complot se perpétue. C'est un grand arbre dont Charles de France est la séve. Depuis sept ans, je taille dans l'arbre sans oser toucher aux racines. » — Or, couper les branches, mutiler le tronc, l'arbre repousse, plus difforme, voilà tout, mais vivace et robuste. Le contraire serait donc le mieux, sire. Abattez ou faites abattre l'arbre par les racines, avant six mois les fourmis en auront raison. — Votre Majesté ne réponds pas ?... Tant mieux, c'est qu'elle a sans doute déjà pris son parti.

LE ROI.

Quel parti ?

TRISTAN.

Le parti... — Je m'entends : inutile à dire ; bon à penser; mieux à exécuter. — Dois-je m'en charger ?

LE ROI, se levant.

Tu es fou. — Tes hommes?

TRISTAN.

Au complet ; embusqués et bien armés. — Enfin, que décide Votre Majesté?..

LE ROI.

Va-t'en.

TRISTAN, à part.

Il se défie même de moi. Il conçoit quelque chose d'effrayant, alors.

SCÈNE VII.

LE ROI, seul.

Ce que je décide!... — Je n'ose me l'avouer à moi-même. Entre la conception et l'exécution de certains actes, le spectre de la conscience se redresse, l'abîme des contradictions s'ouvre. Tout est douteux. Tout est fatal. — Attendons! — Je me demande parfois si je ne suis pas un fou qui se croit inspiré et choisi par Dieu. Non .. la séve de l'arbre se reconnaît aux feuilles... la séve de l'âme aux idées. — L'Europe se reconstitue, c'est évident. L'Allemagne s'en va, l'Italie s'arrête, l'Espagne vient. Que sera la France?... un centre... un pivot! — Je triplerai sa force en la concentrant. — Oui, l'idée féconde et dominatrice est là. Elle dit aux seigneurs : Vous êtes aussi des sujets; et au peuple : vous êtes aussi des hommes; et à la France : noblesse et peuple, c'est toi... hors de toi, tout est danger, contre toi, tout est crime!.. — L'unité'... Qu'est-ce que la vie d'un homme, fût-ce celle d'un frère, devant cette conquête à faire, devant ce but à atteindre?... Quand une pareille idée éclot dans le cerveau d'un homme, sa tête s'élargit aux dépens de son cœur pour la contenir. Allons, courage, semeur d'idées : Le chêne est dans le gland, dans la goutte d'eau, l'océan ! (Bressane revient.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, BRESSANE.

LE ROI.

As-tu vu Raoul ?

BRESSANE.

Je l'ai vu.

LE ROI.

Eh bien?.. — Voyons, parle?..

BRESSANE.

Il refuse!

LE ROI.

Et pourquoi?.. Mais, sans son concours, mon voyage devient peut-être inutile et mon entrevue avec Charles de France dangereuse... lui as-tu dit cela? (Raoul paraît dans le fond.)

BRESSANE.

Oui .. mais il m'a répondu : « Que le roi me demande mon épée et mon bras, ils sont à lui .. mon sang et ma vie, je les lui donne... mais une trahison, jamais!.. » Puis il est parti.

LE ROI.

Il a osé...

SCÈNE IX.

BRESSANE, LE ROI, RAOUL.

RAOUL.

Il ose encore davantage, sire... (Se mettant à genoux.) Il ose implorer son pardon?

LE ROI.

Relevez-vous!

RAOUL.

Je n'ai que mon honneur, sire, laissez-le-moi!

LE ROI.

L'homme qui recule quand j'avance est mon ennemi.

RAOUL.

Je n'ai eu pour tout héritage qu'un nom sans tache, sire, épargnez mon nom.

LE ROI.

Celui qui hésite quand j'ordonne est un traître.

RAOUL, se levant.

Ma vie est entre vos mains.

LE ROI.

Ce n'est pas seulement ta vie, c'est celle aussi de tes frères, c'est celle de ton père que je tiens!

RAOUL.

Mon aïeul, sire, se nommait Pierre de Saint-Brieuc, comte de Kernoac. On lui montra un jour une forteresse à prendre. Il monta le premier à l'assaut. Il vit tomber morts deux de ses

fils à ses côtés ; et, de sa main, tua un troisième qui cherchait à fuir. Les Kernoac mettent les ancêtres avant les neveux, les morts avant les vivants.

LE ROI.

Mais Charlotte t'aime, insensé... mais Charlotte est ma fille... mais Charlotte, un jour, sera puissante et riche?..

RAOUL.

Mon père a été le compagnon du vôtre, sire. Ils ont chassé ensemble l'Anglais des terres de France. On offrit à mon père un duché, et, pour femme, la fille du captal de Buch qu'il aimait, s'il voulait trahir son roi. Il répondit : « Les Kernoac ne se vendent pas. » Et tua l'homme qui lui parlait. — Vous êtes roi, sire, je me contente de me taire.

LE ROI.

Tête de Breton, tête de fer, va-t'en !

RAOUL.

Vous me rendrez justice. Mais en attendant, sire, aux marches du Poitou et de la Saintonge, Votre Majesté a sur pied deux armées. Je sollicite une place de soldat parmi les plus humbles. Les Kernoac sont fidèles, sire. Je saurai mourir, et ma mort vous dira à quel point je méritais de vivre.

LE ROI.

Soit ! .

RAOUL, à part.

Allons, c'est fini !

BRESSANE, vivement.

Vous l'envoyez à la mort ! (Raoul s'arrête.)

LE ROI.

Il m'est désormais étranger.

BRESSANE.

Charlotte l'aime, sire !

LE ROI.

Elle l'oubliera.

BRESSANE.

Elle en mourra peut-être !

LE ROI.

C'est ma fille, dame Bressane... on ne meurt pas d'amour dans ma famille. (A Raoul.) Ma présence ici est un secret.

RAOUL, à part.

Allons, c'est bien fini ! (Il sort.)

BRESSANE, au roi.

Les gardiens!

LE ROI.

Ne les perds pas de vue. (Il entre dans la chapelle; Bressane fait semblant de rattacher son fagot.)

SCÈNE X.

BRESSANE, GERTRUDE, GUILLAUME.

GERTRUDE.

Combien ce fagot?

BRESSANE.

Vous le vendre... à vous .. les gardiens de la chapelle... ce serait beau!.. (Se levant.) Je vous le donne... et un coup de main aussi, si vous voulez?

GERTRUDE.

Ce n'est pas de refus. (Guillaume prend le fagot. — Fanfares de chasse au loin.) Les chasseurs qui reviennent, dépêchons, dépêchons! (Ils entrent dans la cabane.)

BRESSANE, à part, en regardant du côté de l'allée.

Ce sont eux! (Elle entre dans la cabane. — Arrivent, par la grande allée, Armagnac, le duc de Bourbon, des seigneurs.)

SCÈNE XI.

ARMAGNAC, LE DUC DE BOURBON, DES SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Le comte de Foix ne viendra pas, enfin!

LE DUC DE BOURBON.

Eh bien?.. tu m'interpelles comme si j'étais responsable de sa défection. Que diable, est-ce de ma faute si Charles de France s'obstine à choisir ses alliés parmi les amis du roi?.. (Poussant la porte de la cabane.) Hé!.. (A Guillaume qui parait.) le repas sera-t-il prêt?

GUILLAUME.

Oui, Monseigneur.

LE DUC DE BOURBON.

Sous la tente?

GUILLAUME, indiquant de la main.

Oui, sous la petite tente, au tournant du chemin.

LE DUC DE BOURBON, à ses amis.

Que voulez-vous, cette pauvre cour de Guienne s'épuise en de

stériles et basses intrigues, entre un favori gascon, Odet d'Aydie, qui se vendra au roi, et un abbé, Jordan-Faure, l'aumônier et le confesseur du duc, qui s'est déjà vendu !

ARMAGNAC.

Mon cousin de Bourbon est dans le vrai. Notre rendez-vous tait une déclaration de guerre, une nouvelle levée de boucliers contre la royauté, il fallait n'y convoquer que des hommes sûrs. Pour une raison ou pour une autre, il est évident que Charles de France a tout compromis jusqu'à ce jour. Au siége de Paris, par exemple, notre triomphe était certain, il l'a paralysé en retardant le bombardement de la ville. Le traité de Saint-Maur était une victoire, il en a fait une défaite en se sauvant en Bretagne. A cette heure, enfin... — Tenez, je vais vous dire toute ma pensée. L'ascendant du roi sur lui n'est pas douteux... — Souvenez-vous de leur entrevue au port de Férault, sur la Sèvre... — Qui me dit que les deux frères ne s'entendent pas?.. Je vais loin, vous voyez. Bref, comme point d'appui et centre d'action, nous voulons aujourd'hui la reconstitution du royaume d'Aquitaine. Le veut-il comme nous?.. Si oui, mais sans arrière-pensée, mourons jusqu'au dernier pour lui; si non, passons outre!.. Voilà mon sentiment, je ne serai des vôtres qu'à cette condition.

LE DUC DE BOURBON.

Tu peux compter sur nous.

ARMAGNAC.

Lui ou un autre, c'est entendu?

TOUS.

Oui!

ARMAGNAC.

Vous le jurez?

TOUS.

Nous le jurons.

ARMAGNAC, *tirant son épée.*

Sur cette épée?

TOUS.

Sur cette épée.

ARMAGNAC.

Et moi aussi, je vous le jure!.. (*A part.*) Une couronne de roi e m'irait pas mal. (*Arrive Nemours très-agité.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, NEMOURS, puis BRESSANE.

NEMOURS.

Où est le duc?

ARMAGNAC.

Il va venir.

LE DUC DE BRETAGNE.

Qu'as-tu donc ?

NEMOURS.

Le roi est à Orion!

TOUS.

Le roi!

NEMOURS.

Plus bas!.. (Bressane parait sur le seuil de la cabane et écoute.) Dans la forêt!

ARMAGNAC.

Le roi?

NEMOURS.

Un des nôtres, égaré pendant la chasse, l'a reconnu. Il était en habit de pèlerin.

ARMAGNAC.

Alors, en forêt! vive-Dieu, c'est chasse royale, cette fois! (Ils s'éloignent.)

BRESSANE, à part.

Prévenons Tristan! (Elle traverse vivement la scène.)

ARMAGNAC, se retournant.

Eh! la belle, où vas-tu?

BRESSANE.

Chercher du bois, le feu s'éteint.

ARMAGNAC, la retenant.

Et tu te glisses entre ces rochers comme une vipère... Approche ici!

BRESSANE.

Je ne vous connais pas, moi! (Elle veut se sauver, le duc de Nemours l'arrête.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BRESSANE.

LE DUC DE NEMOURS.

Un instant, ribaude!. (La poussant violemment.) Allons, approche !

ARMAGNAC, la regardant.

Croix-Dieu, Messeigneurs, c'est Bressane!

LE DUC DE BOURBON.

Qu'est-ce que c'est que ça, Bressane?

ARMAGNAC.

La maîtresse du roi, l'âme damnée de Louis XI.

BRESSANE, riant.

La maîtresse du roi?.. moi?.. et je ramasse du bois mort dans la forêt?.. et je manque de souliers et de pain?.. Que serait-ce donc, mon gentilhomme, si j'étais la tienne?

ARMAGNAC.

Tu vas nous dire où est le roi?

BRESSANE.

Ou il est?... Mais, pour être en haillons, on n'est pas sorcière pour cela.

ARMAGNAC.

On peut te faire parler, prends garde.

BRESSANE.

Oui, la torture... l'estrapade ou le brodequin!.. — La torture!.. mais j'en ai subi de toutes sortes : la faim, la soif, la misère, et je n'en suis pas morte. — Mais je ne vaux pas la corde dont on me liera... — Enfin, faites, faites!

ARMAGNAC.

Prends garde!

BRESSANE.

Vous reconnaîtrez mon innocence après, allez!.. Et c'est une rude chose à la conscience que le souvenir d'un innocent qu'on a mutilé ou égorgé!.. Enfin, vous êtes les plus forts, faites, faites!

ARMAGNAC.

Une dernière fois, veux-tu parler?

BRESSANE, avec emportement.

Eh! tuez-moi... je n'ai rien à dire.

ARMAGNAC, l'entraînant.

Nous verrons qui des deux cédera! (Le roi et Charles de France paraissent presque au même moment, le roi au haut de l'escalier de la chapelle, Charles de France, à droite, par la grande allée.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, CHARLES DE FRANCE.

LE ROI, du haut de l'escalier.

Allez, allez, Messieurs... c'est une honte et un crime de plus, allez! (Mouvement.)

CHARLES DE FRANCE.

Sa Majesté a raison. (A Bressane.) Vous êtes libre. (Aux seigneurs.) Je suis fils de France, je dois à mes ancêtres l'honneur et le respect de mon nom. — Chapeau bas, Messieurs, c'est le roi! (Il se découvre, tout le monde l'imite.)

LE ROI, à Charles.

Je n'attendais pas moins de vous, mon frère.

CHARLES DE FRANCE.

Je peux vouloir la guerre, mais je n'assassine pas.

LE ROI.

Je voudrais vous parler.

CHARLES DE FRANCE, aux seigneurs, en les congédiant.

Messieurs...

NEMOURS, bas à Armagnac.

On n'en fera jamais rien.

LE ROI, à Bressane.

Ton dévouement te relève et t'anoblit. D'aujourd'hui, ta fille prendra dans ma maison et son titre et son rang.

BRESSANE, à part.

Enfin!

LE ROI.

Va, va! (Bressane s'éloigne.)

ARMAGNAC, bas à Charles de France.

Monseigneur, souvenez-vous de l'entrevue sur la Sèvre?

CHARLES DE FRANCE.

Je m'en souviens!

ARMAGNAC.

Une réconciliation serait notre perte.. souvenez-vous-en aussi, Monseigneur?

CHARLES DE FRANCE.

Je ne vous manquerai pas.

ARMAGNAC, à part.

Te voilà prévenu... donc, malheur à toi si tu nous trahissais de nouveau ! (Aux seigneurs.) Venez, venez. (Ils sortent par le petit chemin.)

SCÈNE XV.

LE ROI, CHARLES DE FRANCE.

LE ROI, à part.

Oui, un loyal et franc pardon, si je retrouve un frère ou un vassal en lui... — Autrement... (Haut.) Charles, causons à cœur ouvert, le voulez-vous ?

CHARLES DE FRANCE.

Soit, à cœur ouvert. Votre Majesté ne devra s'en prendre qu'à elle si ma franchise la blesse.

LE ROI.

Vous attendiez le comte de Foix ?

CHARLES DE FRANCE.

Oui !

LE ROI.

Dans quel but cet entretien ?

CHARLES DE FRANCE.

Je suis libre de mes actions, sire.

LE ROI.

Libre de me trahir ?

CHARLES DE FRANCE.

Vous étiez indépendant dans vos terres du Dauphiné. Vous avez fait la guerre même au roi Charles, notre glorieux père.

LE ROI.

Mes révoltes justifient vos rébellions, je vous entends. Mais, écoutez-moi : j'ai deux armées sur pied, toutes prêtes à entrer en Guienne. Elles sont à vos portes. Eh bien! c'est moi, moi le maître, moi le roi, moi votre aîné, qui vous supplie et vous tend la main : la paix, mon frère, la paix... Je vous la demande au nom de mon repos et du vôtre... la paix ?

CHARLES DE FRANCE.

J'ai des alliés,

LE ROI.

Charles, voici l'état de la France : elle se meurt écartelée par ses propres enfants. Après la guerre étrangère, la guerre civile, c'est trop. Elle s'en va, la France, maudite des uns, reniée des autres. Reniée des plus forts : du Breton qui reste Anglais, du Bourguignon qui se dit Flamand. Le dernier Français, c'est moi. Et je râle entre le Midi et le Nord. Et la chute de Warwick m'écrase. Tout croule!... devant un abîme, derrière un gouffre. L'Angleterre, la Castille, l'Aragon, autant d'ennemis. Et en Italie, rien : pas même Milan; et en Savoie : pas même Amédée IX. Charles, sauvez le roi, il va à sa ruine... sauvez la France, elle va à la mort... — Vous vous taisez ?... (Avec un profond mépris.) Je vous avais bien jugé : mauvais vassal, mauvais frère, mauvais Français!

CHARLES DE FRANCE.

Oui, je suis tout cela... vous m'avez appris à l'être. Nous sommes frères, comme le lionceau et le louveteau le sont. Disons-nous nos vérités pour n'y plus revenir. Je n'ai rien de vos vertus, vous n'avez rien de mes vices. Vous êtes tortueux, je suis franc; ma colère est prompte, la vôtre est sourde; j'éclate comme la foudre, vous vous entr'ouvrez comme un gouffre!

LE ROI.

Croyez-moi, Charles, taisez-vous.

CHARLES DE FRANCE.

Cette pauvre France, vous la surmenez comme on fait d'une ville d'Italie. Venise vous envoie vos conseillers. Sforza a déteint sur vous. Et ce n'est pas tout : vos serments, vous les avez violés un à un; vous n'avez pas seulement tué des hommes, vous avez tué des villes : Liége et Dinan; cruel par système, dévot par calcul; des reliques à votre chapeau et du poison dans vos poches; l'échafaud pour but, le bourreau pour compagnon!... — et nous accepterions cela?... non, vive-Dieu, non!... Voilà ce que j'avais à vous dire, et qui m'étouffait. Je suis las d'être en tutelle... Je laisse tomber mon masque à mon tour, regardez!

LE ROI.

Vos amis vous attendent, je ne vous retiens plus.

CHARLES DE FRANCE, le saluant.

Monseigneur le roi, Dieu vous garde!

LE ROI.

Souvenez-vous seulement que je vous ai patiemment écouté jusqu'au bout, quoique vous fussiez mon prisonnier.

CHARLES DE FRANCE.

Votre prisonnier ?

LE ROI, criant.

A moi ! (A Charles.) Regardez !... (Tous les hauteurs, toutes les issues se garnissent d'hommes armés.)

CHARLES DE FRANCE.

Un guet-apens !

LE ROI.

Non ! (Bas.) Vous êtes libre, mais à une condition... — Oh ! pas un cri, pas un geste : un cri, et vos amis sont tués ; un geste, et vous êtes réellement mon prisonnier.

CHARLES DE FRANCE.

Qu'exigez-vous ?

LE ROI.

Je ne veux pas, en vous quittant, renouveler les railleries de Péronne. Nous sommes ennemis, mais pour tout le monde, et, dès ce moment, nous sommes réconciliés, nous sommes amis, nous sommes frères. Vous pourrez reprendre demain votre drapeau de révolte et recommencer la guerre.

CHARLES DE FRANCE.

Soit.

LE ROI.

Vous me le jurez ?

CHARLES DE FRANCE.

Je le jure.

LE ROI, aux soldats.

Saluez monseigneur Charles de France, notre féal et dévoué frère.

TOUS.

Vive Charles de France ! (Armagnac entre vivement.)

LE ROI, à part, avec joie.

Armagnac !... (Haut.) Embrassons-nous, Charles ?...

CHARLES DE FRANCE, bas.

Demain la guerre !

LE ROI.

Demain ! (Il accompagne son frère jusqu'au petit chemin.)

TOUS.

Vive le roi ! vive Charles de France !

ARMAGNAC, à part.

Reconciliés!

LE ROI, à part, désignant Armagnac.

C'est ma Providence qui me l'envoie. La haine souvent est plus aveugle que l'amitié. (Les soldats se retirent sur un geste du roi.)

SCÈNE XVI.

LE ROI, ARMAGNAC.

LE ROI.

Comte, mon frère m'est rendu. — Vous ne m'en félicitez pas?

ARMAGNAC.

Je ne peux ni ne dois m'en réjouir. c'est un chef qui trahit ses soldats.

LE ROI.

Oh ! rassurez-vous... Charles est avant tout fils de France... Il s'est souvenu de ses amis, comte... de vous d'abord.

ARMAGNAC, à part.

Il voudrait nous vendre comme il s'est vendu.

LE ROI.

J'ai été le premier à vous ouvrir les bras voilà dix ans ; je ne serai pas aujourd'hui le dernier à vous tendre la main Mon frère vous a fait lieutenant général en Guienne, je l'approuve. Vous avez reconquis vos domaines, gardez-les. D'ailleurs, j'ai toujours aimé cette vaillante race des Armagnac. Je les ai ouvertement soutenus et protégés, même contre le pape : vous en êtes l'exemple... Même contre le parlement : votre cousin de Nemours le prouve. — Ah ! si vous saviez quel poids cette réconciliation m'a enlevé du cœur ! Croyant que je le haïssais, on m'a vingt fois offert de le trahir. Plus encore!.. — Tenez, hier, un misérable... — Il avait ce couteau caché à sa ceinture... (Il le montre.) une arme terrible! — Ce misérable a osé... — Cette arme est empoisonnée !... — Il a osé... — Une fleur... un fruit touché par elle donnerait la mort... une mort insaisissable, échappant au châtiment comme au soupçon. — Enfin cet infâme rêvait mon fratricide !... (Jetant le couteau loin de lui.) Oh ! l'abominable pensée, l'horrible instrument!... — Voilà pourtant à quoi cette

brouille m'exposait. On m'a cru capable de ce crime... Donc, un malheur arrivant, on m'aurait accusé de ce malheur. Un ennemi même ne pouvait-il en concevoir l'idée pour appeler sur mon front la réprobation publique?... A Conflans, qu'aurai-je eu à répondre?... Cette mort ne semblait-elle pas me servir?.. Et plus tard, après Péronne, n'était-ce pas encore à moi, à moi seul que sa perte profitait?... Et aujourd'hui enfin, quand je suis là, sous ces habits de pèlerin, cette lame fatale à mes pieds, une pareille mort ne serait-elle pas ma condamnation, et n'aurait-elle pas pour m'accabler le retentissement de la foudre?..

ARMAGNAC, *à part.*

C'est vrai!

LE ROI.

Me voyez-vous effaré et maudit... rejeté du Midi au Nord... condamné du Nord au Midi?...

ARMAGNAC, *à part.*

C'est vrai!

LE ROI.

Ruiné, chassé, traqué... même par mon pays... même par mes enfants... et la mort toujours à ma porte... et l'épouvante galopant avec moi... et mourant enfin, écrasé sous la fatalité d'un forfait que je n'aurais pas commis?...

ARMAGNAC, *à part.*

Charles mort, je le remplace, et suis roi d'Aquitaine!

LE ROI.

Mes amis feraient peut-être tête à l'orage... Mais le torrent de l'indignation publique les entraînerait bientôt... et ils crieraient à leur tour : « Sus à l'assassin!!... »

ARMAGNAC, *s'oubliant.*

Sus à l'assassin!

LE ROI.

Sus au fratricide!

ARMAGNAC, *de même.*

Sus au fratricide!

LE ROI.

Vous voyez, cela se gagne, vous criez déjà!

ARMAGNAC.

Moi?... mais...

LE ROI.

Vous êtes dans le vrai. Mais, grâces au ciel, j'ai retrouvé mon

frère... et la France le saura demain .. et demain je dormirai en paix, affranchi de l'exécrable vision !.. N'est-ce pas, comte ?

ARMAGNAC.

En effet.

LE ROI.

Je vais remercier Notre-Dame de Bon-Secours... Au revoir, au revoir !... (Il se dirige vers la chapelle.)

ARMAGNAC, à part.

Oh ! ma tête est en feu ! (Nemours revient.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, NEMOURS, puis GUILLAUME.

NEMOURS, entrant.

Holà ! gardien de malheur, holà !

GUILAUME, accourant.

Monseigneur ?

NEMOURS.

Des fruits !

GUILLAUME.

Il n'en reste plus.

NEMOURS.

Trouvez-en... des pêches surtout... de belles pêches... monseigneur Charles les aime.

LE ROI, à Nemours.

Duc, la pêche est très-froide... Rappelez à monseigneur Charles de France, mon bien-aimé frère, la mort de Gaston-Phœbus, mort en 1391. Il revenait en sueur du bois de Sauveterre, une goutte d'eau l'a tué. (Nemours s'incline et sort. — Le roi s'agenouille et fait semblant de prier, mais il suit de l'œil, en dessous tous les mouvements du comte.)

ARMAGNAC, à part.

Comme il tient à sa vie !... — Charles de France, tu nous as trahis deux fois, c'est assez ! (Il va ramasser le couteau, mais à reculons, sur la pointe des pieds, les yeux fixés sur Louis XI.)

LE ROI, à part.

L'y voilà !

ARMAGNAC, à part, en regardant l'arme.

Empoisonnée !.. (Moment de silence. — Le roi a l'air de prier. — Armagnac le regarde, puis le couteau qu'il tient pressé contre sa poitrine ;

puis, comme un homme frappé d'une inspiration sinistre, il jette sur le roi un regard terrible.)

ARMAGNAC, à part.

Mais pourquoi pas lui !

LE ROI, à part.

Quel regard il m'a jeté !

ARMAGNAC, à part.

Lui et l'... tre !.. Tous les deux d'un coup : l'homme méprisable et l'homme dangereux !.. (Il remonte la scène à pas de loup, regardant à droite et à gauche pour bien s'assurer qu'on ne l'observe pas et qu'il ne peut être surpris.)

LE ROI, à part.

En voudrait-il à ma vie ?.. Me tuer !.. Ah ! cette idée ne m'était pas venue !

ARMAGNAC, à part.

Ainsi agenouillé, il n'aurait pas le temps de pousser un cri !..

LE ROI, à part.

Je ne le vois plus ! .. Que peut-il faire ?... Et le sentir là. . derrière moi !.. J'ai déjà froid entre les épaules comme si son arme m'avait frappé !.. (Armagnac hésite encore, puis, passant la main sur son front avec l'agitation d'un homme qui vient de prendre une résolution suprême et fatale, ils se dirige vers le roi à pas comptés, en rampant, retenant son souffle, contenant ses mouvements, la tête basse, l'œil au guet, l'arme toujours serrée contre la poitrine, mais prête à frapper.)

ARMAGNAC, à part.

Oui !

LE ROI, à part.

Il approche !.. Je suis perdu !.. et si je bouge, il me tuera plus tôt !.. Ah ! mon Dieu, j'étouffe ! (Armagnac, au moment de frapper, s'arrête.)

ARMAGNAC, à part.

Non !..

LE ROI, à part.

Il s'arrête !

ARMAGNAC, à part.

Un roi plus aimé finirait par tout aplanir et tout dompter... Non, qu'il vive !..

LE ROI, à part.

Il s'éloigne !

ARMAGNAC, à part.

Lui ou un autre, qu'importe, pourvu que je sois roi d'Aquitaine!

LE ROI, à part.

Je respire! (Guillaume revient portant un petit panier de pêches.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Voilà, voilà, Monseigneur!

ARMAGNAC, prenant l'un des fruits.

La belle pêche!

GUILLAUME, cherchant le duc de Nemours des yeux.

Oui, digne d'une lèvre royale... (A part.) Où donc est-il?

ARMAGNAC, à part, en approchant l'arme du fruit.

Je n'ose pas!.. — Cœur timide!.. (Il plonge le couteau dans la pêche.)

GUILLAUME, à Armagnac.

On doit m'attendre, Monseigneur, donnez?

ARMAGNAC, lui rendant la pêche.

Tu avais raison, ce fruit est digne d'une lèvre royale. Tu le recommanderas à monseigneur Charles de France.

GUILLAUME.

Oui!

LE ROI, vivement.

Arrêtez, arrêtez!

ARMAGNAC, à part.

M'aurait-il vu?.. (Haut.) Mais pourquoi donc, sire?

LE ROI.

Rien... rien!..

ARMAGNAC, à Guillaume, vivement.

Allez! (Guillaume sort. Le roi redescend les marches de l'escalier en chancelant.)

SCÈNE XIX.

LE ROI, ARMAGNAC.

LE ROI, à part.

La France me demandait-elle ce crime?..

ARMAGNAC, à part.

Un horrible moment à passer !

LE ROI, à part.

Me pardonnerez-vous, mon Dieu !

ARMAGNAC, regardant le roi.

Vous êtes pâle, sire ?

LE ROI.

Vous tremblez, comte ?

ARMAGNAC.

Le temps est refroidi !

LE ROI.

Oui, c'est vrai, les dents me claquent ! (Bruit de voix du côté de la tente.) Écoutez !..

LA VOIX DU DUC DE NEMOURS.

Au secours ! au secours !

LE ROI, se serrant contre Armagnac.

Écoutez, écoutez donc !

ARMAGNAC.

Pourquoi donc tremblez-vous ainsi ?

LE ROI.

Pourquoi donc pâlis-tu ? (Le duc de Nemours entre précipitamment ; il est suivi de Guillaume.)

SCÈNE XX.

Les précédents, LE DUC DE NEMOURS.

NEMOURS, entrant.

Ah ! mon Dieu !.. (A Guillaume.) Vite, vite, un lit !.. (Guillaume entre dans la cabane. — Le duc de Nemours au roi.) Ah ! sire, un malheur, un malheur irréparable peut-être !...

LE ROI.

Charles de France...

NEMOURS.

Cette pêche lui a été fatale !

ARMAGNAC, vivement.

Monseigneur le roi l'avait bien dit .. ce fruit glacé .. Gaston-Phœbus est mort... une goutte d'eau a suffi... N'est-il pas vrai, sire ?

LE ROI.

Oui, oui !

NEMOURS.

Le voici!

ARMAGNAC, à part.

Ils n'ont pas de soupçons! (Charles arrive entouré de ses amis, très-pâle, mais se soutenant encore.)

NEMOURS, à Charles de France.

Monseigneur!.. (Montrant la cabane.) Vous serez mieux là... venez, venez!

CHARLES DE FRANCE.

Je souffre moins!

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES DE FRANCE, LES SEIGNEURS.

ARMAGNAC, à part, en reculant vers la cabane.

Horrible! horrible! (Charles s'arrête en apercevant le roi.)

LE ROI, à part, en reculant vers la chapelle.

Est ce qu'il va me parler?

CHARLES DE FRANCE.

Vous me fuyez, sire?

LE ROI, à part.

Il me parle!

CHARLES DE FRANCE.

Je le comprends... J'ai été bien ingrat et bien injuste envers vous... Tout à l'heure encore... ici-même... — où Dieu semble vouloir me punir!..—j'avais la menace et l'insulte à la bouche... — Mais je vois enfin clair dans ma conscience, sire. . et je me repens!

LE ROI, à part.

Malheureux, ose regarder ton crime en face au moins!

CHARLES DE FRANCE.

Je ne souffre pas... mais ma tête et mes forces s'en vont.. je peux mourir... Sire, pardonnez-moi?..

LE ROI.

Mais... mais ce ne sera peut-être rien!

CHARLES DE FRANCE, avec un sourire triste.

Oui, peut-être!.. — Mais, en attendant, sire... donnez-moi la main en signe de pardon et d'oubli?

LE ROI.

Ma main?

CHARLES DE FRANCE.

Je vous en prie?.. (Il lui prend la main.)

LE ROI, à part.

Ah!..

ARMAGNAC, à part.

J'ai vu bien des mourants, mais je n'en ai pas vu de cette pâleur!

CHARLES DE FRANCE, au roi.

Vous m'avez pardonné, merci!

LE ROI, à part.

Il me restera ses frémissements dans les mains!

CHARLES DE FRANCE.

Maintenant du repos... du calme... j'étouffe ici!.. (Il se dirige vers la cabane; à Armagnac). Au revoir, comte, au revoir!.. (Il se heurte le pied contre le banc placé à l'entrée de la cabane; il chancelle, se retient à l'arbre, tourne sur lui-même, et tombe sur le banc.) Ah!.. (Tombant). Ah! (Il meurt.)

NEMOURS.

Mort! (Tout le monde entoure Charles; Armagnac s'éloigne d'eux avec épouvante et se trouve face à face avec le roi.)

ARMAGNAC, au roi, en balbutiant.

Oui, sire, mort!

LE ROI, avec un geste menaçant.

Empoisonné! (Mouvement d'Armagnac.)

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

Troisième époque. — 1483.

ACTE CINQUIÈME.

La salle du trône à Montily-lès-Tours. — Le trône au milieu; dans le fond, à droite, une table; sur cette table, un hanap d'argent ciselé. — Le pas des sentinelles au loin. — Une panoplie appendue au mur, avec l'épée de Saint-Pol et le casque de Charles de Bourgogne.

SCÈNE PREMIÈRE.

MILICE, TRISTAN.

(Milice et Tristan entrent en causant.)

TRISTAN, montrant sa main emmaillottée.

Oui, un condamné m'a mordu à la main.

MILICE, à part.

Il en est mort aussi!.. (Haut.) Et vous me demandez d'écrire sous votre dictée?..

TRISTAN.

Le mémoire que je présente chaque jour à Sa Majesté.

MILICE, s'asseyant.

Je suis à vos ordres.

TRISTAN, dictant.

Montily-lès-Tours, 30 août 1483. L'échafaud a été remis à neuf; — Les chaînes, dites *fillettes du roi*, ont été renouvelées.

MILICE, à part.

On n'entend parler que de ces choses-là ici.

TRISTAN, continuant.

Les cages de fer sont en état...

MILICE, en écrivant.

On devrait bien en envoyer une à Lectoure pour Jean d'Armagnac... Il n'échapperait pas ainsi à la colère du roi comme à Saint-Jean d'Angely. — (Relevant la tête.) Mais on le disait mort?

TRISTAN.

Ces hommes-là ne meurent point : ils s'évanouissent et renaissent avec l'idée qu'ils personnifient. (Dictant.) Deux vagabonds ont été exécutés cette nuit...

MILICE.

Vous les avez fait pendre?.. Mais ces malheureux ont tout simplement regardé les grilles du château !..

TRISTAN.

Deux hommes qui passent leur temps à regarder des grilles sont des hommes inutiles. . ou dangereux. — Allons, écris. (Milice obéit.)

MILICE, lui remettant le parchemin.

Voilà !

TRISTAN, regardant.

Tu as mis deux fois le mot échafaud !

MILICE.

Ah !.. — c'est que j'ai fait bonne mesure... comme vous. (Tristan rit et entre chez le roi.)

SCÈNE II.

MILICE.

Voilà Montily-lès-Tours. Ajoutez dix-huit mille chausse-trapes semées dans les fossés, et quatre cents archers au guet, vous aurez la chose au complet. Et tout cela, parce que le roi a peur ! — Hier, ne lui ai-je pas fait l'effet d'un spectre ?.. Il s'est dressé haletant sur son lit en poussant des cris farouches : « A moi !.. C'est lui ! c'est mon frère !.. Notre-Dame d'Embrun, il approche !.. il vient pour se venger !.. Oh ! défendez-moi, défendez-moi !.. » — Quelle nuit !.. — On vient ! — (Frissonnant.) Si on m'avait entendu pourtant !.. — (Arrive Charlotte au bras de Coictier.)

SCÈNE III.

MILICE, CHARLOTTE, COICTIER.

CHARLOTTE.

Mon père ne va pas plus mal, n'est-ce pas, docteur ?..

COICTIER.

Non,.. au contraire.

CHARLOTTE.

Depuis ce voyage de Saint-Jean d'Angely, on dirait que la fatalité le poursuit. Ses forces diminuent de jour en jour. Son âme, comme son sommeil, est troublée.

COICTIER.

Comment allez-vous ?..

CHARLOTTE.

Je ne souffre plus.

COICTIER.

Vous n'avez pas encore dormi cette nuit ?

CHARLOTTE.

L'air était si lourd !

COICTIER.

Vous êtes de ces femmes, Charlotte, qui ne donnent qu'une fois leur amour. Mais le souvenir d'un malheur est souvent pire que ce malheur lui-même. Défiez-vous du passé.

CHARLOTTE.

Le roi a-t-il reçu des nouvelles de ma mère ?..

COICTIER.

On en attend ce soir.

CHARLOTTE.

Je vais revoir mes fleurs et me promener sous les arbres.

COICTIER.

On fuit mes questions ?... — C'est mal, Charlotte, c'est mal.

CHARLOTTE.

Adieu, docteur. (Elle sort.)

COICTIER, à part.

Pauvre fille !..

SCÈNE IV.

MILICE, COICTIER.

MILICE.

Comment va le roi, docteur ?..

COICTIER, se touchant le front.

Ceci le tue.

MILICE.

Il pense trop ?..

COICTIER.

Il veut trop, surtout.

MILICE.

De tous les rebelles, Armagnac seul est encore debout .. que peut-il souhaiter de plus?..

COICTIER, s'asseyant.

Ta tête... la mienne...

MILICE.

Parlez pour vous, docteur!

COICTIER.

La santé en faisait un grand roi... la maladie en fait un tyran.

MILICE.

Chose curieuse que l'homme! Ne veut-il pas, maintenant, ordonner lui-même ses funérailles. (Montrant Laurent-Wrin qu'on introduit.) Tenez, voilà Laurent-Wrin... il l'a fait venir pour en causer sérieusement avec lui. N'est-ce pas étrange, voyons?

LAURENT-WRIN, à Milice.

Sa Majesté m'a fait demander?

MILICE.

Attendez, maître Laurent, rien ne presse. (Au docteur.) Il a pourtant peur de la mort. Pour la conjurer, ou pour calmer sa conscience, comme vous voudrez, il a, dit-on, dépensé cette année quarante-trois mille livres en dons et offrandes aux églises; plus, quatre mille livres de rente qu'il a donnés pour la fondation d'une messe, et deux mille écus d'or à Saint-Claude! C'est de la folie, pas vrai, docteur?

COICTIER, se levant.

Tu es encore plus fou de t'en étonner.

MILICE.

La présence de Laurent-Wrin ici est de mauvais augure, c'est moi qui vous le dis.

COICTIER.

Folie! ce qui est doit être; ce qui doit être est.

MILICE.

C'est possible, mais...

COICTIER.

Folie, folie! Tu crois mourir, et tu vis; tu crois vivre, et tu es mort.

MILICE.

Une jolie façon de rassurer les gens! (Le roi entre, enveloppé dans son manteau, pâle et grelottant. Tristan et Angelo-Catto le suivent.)

SCÈNE V.

LE ROI, TRISTAN, COICTIER, MILICE, ANGELO, LAURENT-WRIN, dans le fond.

LE ROI.

J'étouffais dans cette chambre. J'ai bâti des églises, j'ai épuisé ma bourse en pèlerinages, et je souffre encore... J'ai toutes les reliques de Rome, et je souffre ! — Ah ! c'est que le fratricide... — Faiblessse de vieillard !... faiblesse, faiblesse ! — (Allant à la fenêtre.) Nous aurons de l'orage ! — (Avec agitation.) Romulus a été foudroyé !... Caïn a été maudit !... Oui, mais j'ai sauvé un royaume de la ruine, et dix millions d'hommes plaideront pour moi... Insensé !.. mais un cri, un seul cri de ton frère étouffera leurs voix... une seule de ses larmes parlera plus haut que toute la pitié d'un peuple... — Cela doit être !... Je le sens là, et c'est ce qui me tue ! — Vision !.. vision !... J'ai la fièvre, voilà tout ! — Coictier, n'est-ce pas que j'ai la fièvre ?

COICTIER, lui tâtant le pouls.

Moins que ce matin, sire.

LE ROI.

Ne cherche pas à m'abuser ! — Je souffre ! — (Montrant Angelo-Catto.) Vous voilà tous deux réunis, consultez-vous... Je veux qu'on me soulage... je le veux, entends tu ?.. je le veux !

COICTIER, à part.

Il veut !.. (Le roi tousse; Milice lui présente le hanap, après y avoir versé sa tisane.)

LE ROI.

Les courriers ?..

MILICE.

Pas encore de retour, sire.

LE ROI.

Ah ! cet infâme Armagnac !... J'ai hâte de le tenir sous mes pieds... que je ferai de bronze et de fer pour l'écraser ! . (Il tousse de nouveau, prend le hanap des mains de Milice, et boit que'ques gorgées de tisane. — Un page entre; Tristan va au page et prend la dépêche qu'il lui présente.)

TRISTAN, au roi.

Sire, un message de monseigneur le dauphin !

LE ROI, vivement.

De mon fils, donnez !.. (A part, avec un sourire amer. Mon fils !..

mon héritier!.. encore un qui attend ma mort!.. Enfin, voyons! (S'arrêtant au moment de briser le cachet.) Qu'allais-je faire?.. une lettre peut-être empoisonnée... et en brisant le cachet .. cela s'est vu! — (Regardant la lettre.) Celle-ci, d'ailleurs, a un air sinistre. (Haut.) Décachette cette lettre, Tristan. (Il la lui donne.)

TRISTAN, avec inquiétude.

Moi, sire?.. Mais c'est un message du dauphin?..

LE ROI.

Après?

TRISTAN.

Ce sont sans doute des secrets de famille?

LE ROI.

Je n'en ai pas pour toi... Ouvre!

TRISTAN, à part.

Il croit la lettre empoisonnée! (Appelant.) Milice!.. Sa Majesté veut te faire honneur... Décachette ceci, mon garçon, décachette!..

LE ROI, à Tristan.

Non, toi... toi qui me l'as apportée... Je le veux!

TRISTAN.

J'obéis. (A part.) Je ne l'échapperai pas! (Il brise le cachet. Au roi, après avoir lu.) Monseigneur le dauphin arrive d'Amboise pour vous embrasser, sire!

LE ROI, à part.

Il veut savoir où j'en suis.. Il vient épier ma mort! (Haut.) Qu'il attende... qu'il attende!

MILICE, montrant Laurent.

Laurent-Wrin, sire!

LE ROI, à part.

Oui, je lui parlerai... on ne marchandera pas ainsi mes funérailles. (Haut, à Coictier.) Est-ce fait?

COICTIER.

Pas encore, sire... (A Catto.) Ainsi, vous donneriez une dot de quarante mille écus à votre fils?..

CATTO.

Moitié dans six mois, moitié comptant.

LE ROI, à part.

Ils ne voient pas que j'attends mon arrêt... (A Coictier.) Eh bien?..

COICTIER.

Dans un moment, sire... (Il reprend sa conversation avec Catto.)

LE ROI, à part.

Ces gens-là étouffent de santé!.. (A Laurent-Wrin.) Approchez!.. (A part.) Causer de sa mort, ce n'est pas une raison pour mourir... au contraire. Je veux, d'ailleurs, me familiariser avec cette idée. (Haut.) Approchez, approchez!

LAURENT-WRIN.

Voici la configuration du monument, sire. (Il présente au roi un morceau de parchemin étendu sur un carton.)

LE ROI.

Dites de ma tombe, Laurent-Wrin... Pas de circonlocutions... On a été soldat, on a vu la mort de plus près sans pâlir. (Il prend le parchemin et examine attentivement le dessin tout en se dirigeant vers la table. Laurent-Wrin le suit et se trouve derrière son fauteuil quand il s'assied. Le roi se retourne, le regarde avec inquiétude, puis le prend par le bras et le place en face de lui.)

LE ROI, à Laurent-Wrin.

J'aime à voir mes amis en face. (Il examine le dessin.)

MILICE, bas à Coictier.

Est-ce assez bizarre, dites?

COICTIER.

Singularité de malade: en parlant de sa mort, il croit en retarder le moment.

MILICE.

Vous croyez rire?.. Mais ma vieille grand'mère pensait ainsi.. tous les huit jours elle refaisait son testament.

LE ROI, à Laurent-Wrin.

Qu'est-ce que ça?..

LAURENT-WRIN.

Deux statues, sire... l'une à droite, l'autre à gauche du beau... La France éplorée et l'Europe en deuil.

LE ROI.

On ne me pleurera pas tant. Me comprend-on seulement?... (Rayant les deux statues.) Dépense inutile... Je ne demande pas de larmes... je n'ai pleuré personne. (Rayant.) Inutile, inutile, de l'économie.

LAURENT-WRIN.

Un grand roi, comme vous, sire, doit être inhumé honorablement!

LE ROI, vivement.

Oui... oui!... (Regardant.) Un casque... une épée... (Rayant.) Le temps des héros est passé. Je me contente d'être un homme

utile. En costume de chasse tout simplement, avec mon lévrier couché à mes pieds. (Regardant.) Je ne m'explique pas ceci ?

LAURENT WRIN.

C'est l'entrée du caveau, sire . (Mouvement du roi.— Se méprenant.) Elle est un peu grande... Mais Votre Majesté sera enfermée dans un double et triple cercueil... et il faut de la place...

LE ROI.

Un double et triple cercueil ! (A part.) Et si on allait m'ensevelir vivant ! (Se jetant à genoux.) Oh ! Notre-Dame d'Embrun, la vie... Je vous ferai bâtir des églises .. Je vous élèverai une statue d'argent... Oh ! la vie, la vie !... (A lui-même en se levant.) Les saints ont été des hommes, ils doivent être sensibles aux honneurs. A Laurent-Wrin.) Maintenant le prix?

LAURENT-WRIN.

Onze cents écus.

LE ROI.

Onze cents écus d'argent, ce n'est pas trop.

LAURENT-WRIN.

Votre Majesté se méprend, c'est onze cents écus d'or.

LE ROI.

Onze cents écus d'or?... Pour quelques pouces de terre et deux livres de ciment?

LAURENT-WRIN.

Mais la main-d'œuvre, sire ?

LE ROI.

J'aurais un palais pour ce prix.

LAURENT-WRIN.

On ne meurt qu'une fois, sire.

LE ROI.

Pâques-Dieu, je le sais !

LAURENT-WRIN.

Et les pierres, sire... de bonnes et solides pierres pour défendre vos dépouilles des outrages du temps ?

LE ROI.

C'est bien !

LAURENT-WRIN.

Et de bonnes dalles de marbre...

LE ROI.

Eh ! c'est bien ! (A part.) Le bourreau, il trouve tout cela naturel !... (Haut.) Vous aurez mille écus d'or... Acceptez-vous ?

LAURENT-WRIN.

Sire, pour avoir l'honneur...

LE ROI.

Vous acceptez, je ne vous retiens plus, allez !

LAURENT-WRIN.

Sire, l'honneur seul ..

LE ROI.

Pâques-Dieu, monsieur le fondeur, je ne suis pas encore mort... Je suis bien vivant... Je vous enterrerai peut-être !

LAURENT-WRIN.

Dieu le veuille, sire.

LE ROI.

Ah ! voilà une bonne parole !... Priez pour que cela soit, mon ami... La France a encore besoin de moi.

LAURENT-WRIN.

Vous vivrez cent ans, sire. — Où Votre Majesté veut-elle être inhumée ?

LE ROI, à part.

Il n'en démordra pas, l'assassin !. .

LAURENT-WRIN.

A Saint-Denis ?..

LE ROI.

Non, à Notre-Dame de Cléry !

LAURENT-WRIN, dans une profonde génuflexion.

Ce sera fait, sire... (Il sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, moins LAURENT-WRIN.

LE ROI, à part.

Ce sera fait ! .. ce sera fait !... (A Coictier.) Me répondras-tu cette fois?...

COICTIER.

Angelo-Catto est de mon avis. Votre Majesté doit renoncer au travail.

LE ROI.

Au travail ?.. quel travail ?.. Dites-moi tout de suite d'abdiquer !...

COICTIER.

Ce n'est pas notre pensée... mais ..

LE ROI.

Mais mon amour pour la France me tue?... Vienne donc la mort, elle me trouvera debout au poste où Dieu m'a mis!

MILICE.

Sire, un courrier!...

COICTIER.

Ne le recevez pas.

LE ROI, à Milice.

Fais entrer!

COICTIER.

Votre Majesté...

LE ROI, à Milice.

Fais entrer, fais entrer!

COICTIER, à part.

L'orgueil dans le néant, la volonté dans la mort! (Le courrier entre, il pose un genou en terre et présente des dépêches au roi. Celui-ci les prend, s'assied, les ouvre et lit.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COURRIER.

LE ROI, au courrier, tout en lisant.

Vous pouvez parler, je vous écoute.

COICTIER, bas, à Catto.

La lame use le fourreau, il en a pour deux heures.

LE COURRIER.

Sire, le comte d'Armagnac peut être regardé comme perdu, il est bloqué et cerné dans Lectoure. Les trois corps d'armée de Votre Majesté l'enveloppent; ils n'ont qu'à se rapprocher pour l'écraser.

LE ROI.

Par Notre-Dame, il ne m'échappera pas cette fois! (Au courrier.) Les postes ont bien marché?

LE COURRIER.

Oui, sire.

LE ROI.

Et Bressane?... elle ne t'a rien dit?

LE COURRIER, avec embarras.

Dame Bressane, après avoir transmis au cardinal d'Albi les ordres de Votre Majesté...—Votre Majesté sait que dame Bres-

sane est entreprenante et hardie... — Enfin, elle a voulu s'assurer par ses yeux des forces de Lectoure. — Donc, la nuit dernière, elle s'est glissée dans la ville, et...

LE ROI.

Achève.

CHARLOTTE, au loin.

Sire !.. sire !..

LE ROI.

Quels sont ces cris ?

CHARLOTTE, se rapprochant.

Sire !.. sire !..

LE ROI.

C'est Charlotte ! (Charlotte entre.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, courant au roi.

Ah !.. on voulait m'empêcher d'arriver jusqu'à vous !... Ma mère est perdue, sire, sauvez ma mère !

LE COURRIER.

Je n'ai pu résister aux prières de madame Charlotte, je lui ai tout révélé !

LE ROI.

Quoi donc ?

CHARLOTTE.

Ma mère avait affaire à Lectoure...

LE ROI.

Oui, je sais cela !..

CHARLOTTE.

Elle a été reconnue et arrêtée !

LE ROI.

Arrêtée ?..

LE COURRIER.

Oui, sire... et le comte d'Armagnac demande deux ans de trêve en échange de sa liberté et de sa vie !

LE ROI.

Deux ans de trêve ?

CHARLOTTE.

Sire, sauvez ma mère... oh ! sauvez-la, sauvez-la !.. (Elle se jette à ses pieds.)

LE ROI, marchant à grands pas.

Deux ans de trêve !.. Mais en deux ans, on se crée des al-

liances.... On fortifie ses villes... On reconstruit son armée... et le Midi serait encore en feu!

CHARLOTTE, suppliant.

Sire!.. sire!..

LE ROI, la relevant.

Rassure-toi!.. (*A part.*) Bressane!... la France!... Sacrifier l'une ou perdre l'autre!... Me placer dans cette alternative!... Et avoir une fille en larmes sous ses yeux!... Voilà ce que c'est que d'accepter le dévouement de ceux qu'on peut aimer... un autre agent, on n'en aurait même pas parlé... il eût été pendu, et tout serait dit!

CHARLOTTE.

Un retard pourrait être fatal à ma mère, sire .. (*Lui présentant une plume.*) Je vous devrai sa vie, tenez, écrivez!.. — Vous hésitez ?...

LE ROI.

Le puis-je?... Tu es déjà toute pâle... Que serait-ce donc si un malheur arrivait?

CHARLOTTE.

J'en mourrais!

LE ROI.

Mourir!.. toi!.. Voyez-vous cette idée!.. (*L'embrassant.*) Cruelle enfant!

CHARLOTTE.

Vous ne me ferez pas orpheline après m'avoir embrassée... écrivez, écrivez!

LE ROI, prenant la plume.

Donne!

CHARLOTTE.

Ma mère vivra, Coictier, elle vivra!

LE ROI, à part.

Anéantir d'un trait de plume... — Oh! ma tête!.. ma tête!.. — Mais dans deux ans tout serait encore en question!... (*Rejetant la plume.*) Impossible!... je suis roi, je me dois à ma couronne!

CHARLOTTE.

Mon père!..

LE ROI.

Ne me demande pas de trahir mon pays... je n'ai que ce respect et cet amour au cœur!

CHARLOTTE.

Sire...

LE ROI.

Périsse ma race et moi-même, mais vive la France !...

BRESSANE, entrant.

Oui, vive la France, sire, et vive Charlotte! (Elle se jette dans les bras de sa fille.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BRESSANE.

LE ROI.

Bressane !.. voilà de ces joies qu'on payerait cher! (A Bressane.) Va, je t'aurais fait faire des funérailles comme à une reine, comme à une martyre!

BRESSANE.

Sire, je suis peu soucieuse de tant d'honneur.

CHARLOTTE, l'embrassant de nouveau.

Chère mère!

LE ROI.

Tu as donc séduit tes geôliers?

BRESSANE.

Ignorant mon danger, Raoul avait tourné l'ennemi et prenait la ville d'assaut. Tout à coup, le comte, qui me gardait, poussa un cri, se jeta sur son épée, mais soudain roula terrassé et rugissant sous les pieds de Pierre Gorgia (1)!

LE ROI.

Prisonnier?

RAOUL, entrant.

Oui, sire, prisonnier. (Il montre Armagnac qu'on amène.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, RAOUL, ARMAGNAC.

RAOUL, au roi.

Lectoure s'est rendue.

LE ROI.

Une bonne nouvelle, Raoul !..... (Il met la main de Charlotte dans la sienne.) Voilà ta récompense! (A Armagnac.) Oui, bien lié... bien attaché !... Rebelle, je te tiens donc enfin!... Est-ce bien toi qui faisais trembler le Midi?... Ah! tu voulais

(1) Jean d'Armagnac a été poignardé, à Lectoure, par Pierre Gorgia, en 1473.

être lion ?... Eh bien, tu seras mis en cage, mon lion... Une belle et solide cage, où tu pourras user tes dents et mugir à ton aise !.. Mais non, la hache et le billot, c'est plus sûr ! (Aux assistants.) Regardez cette tête, vous autres, elle tombera avant une heure !... (A Armagnac) Ah ! tu as été la rébellion armée de mon règne... Ah ! la féodalité, l'infâme et odieuse féodalité s'était faite homme en toi... Es-tu assez vaincu, dis?... Où sont tes amis ?.. Saint-Pol ? voici son épée... Cherche la main, cherche le bras, cherche la tête... tout cela abattu !... Nemours ?... demande sa dépouille au bourreau !.. Charles de Bourgogne, le grand duc d'Occident, comme vous l'appeliez ?... tué dans un étang comme un pourceau... Tiens, voici son casque... sa tête y était à l'étroit... maintenant qu'il n'est que poussière, son corps entier y tiendrait à l'aise !... Quant aux autres petites pâtures à la mort... le monde ne sait même pas qu'ils ont vécu!.. (Aux assistants.) En vérité, vous dis-je, cette tête va tomber, regardez, regardez !

CHARLOTTE.

La clémence est une vertu royale, sire... Vous êtes vainqueur et tout-puissant, pardonnez !..

LE ROI.

Tu ne m'auras pas en vain supplié deux fois en un jour. (A Armagnac.) Oui, c'est assez de sang !.. Renonce à tes rêves d'ambition, et tu vivras?

ARMAGNAC.

Non !

LE ROI.

Aime la France.. la France indépendante et souveraine... ma France à moi, et tu vivras?..

ARMAGNAC.

Ta France, à toi!.. je la hais... Ta France à toi !.. je la maudis !...

LE ROI.

Misérable !.. (Portant la main à son cœur.) Ah ! ma colère m'a tué !.. (A Armagnac d'une voix éteinte.) Tu ne me survivras pas! (A Coictier.) A la mort!.. à la mort !

ARMAGNAC, au roi.

Nous sommes deux puissances que Dieu condamne... Moi d'abord, toi ensuite... Ton heure approche !

LE ROI, assis.

Tu mens !

ARMAGNAC.

La sentence fatale est aussi à ton front !... Je t'aurai donc vu trembler et pâlir!.. Tu m'as réservé cette dernière joie... Merci !

LE ROI, se redressant.

Coictier, mais dis-lui donc qu'il ment!...

COICTIER.

Sire, songez à Dieu !...

LE ROI, retombant dans son fauteuil.

Déjà !..

ARMAGNAC.

Je peux mourir, tu me suivras !.. (A Tristan.) Marchons!.. (On l'emmène.)

SCÈNE XI.

LE ROI, COICTIER, LES SEIGNEURS.

LE ROI, assis.

Le dauphin !.. le dauphin !.. (Portant la main à son cœur.) Ah! c'est bien fini!.. (Des éclairs, le bruit du vent.) Ma couronne!... Le manteau royal!!! Je veux mourir comme j'aurais dû vivre... debout .. sur mon trône!.. (Il tonne.) Le tonnerre !.. vais-je être foudroyé?.. Encore!.. fermez cette fenêtre! — Ah! comme il fait sombre!.. Les ténèbres se peuplent aisément de fantômes!... Allumez!.. — Tenez, le voilà encore... le voilà !.. Il est plus pâle qu'à Saint-Jean d'Angely !... Il approche !... il vient pour se venger!.. Ah! grâce, grâce, mon frère!.. (Il tombe sur ses genoux, les yeux hagards, les mains suppliantes. — Charlotte, Coictier et Bressane le relèvent. — Les repoussant.) Mais allumez... allumez donc !.. Partout !.. partout !... (On apporte des flambeaux. — Respirant.) Ah !.. — Une fête que je donne à un mort !..

LE DAUPHIN, accourant.

Mon père!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN.

LE ROI, le repoussant.

Bien !.. (On apporte les insignes royaux. On le revêt du manteau, on lui pose la couronne sur son front. — Tristan revient.)

TRISTAN.

Sire, justice est faite. (Le roi se dirige vers son trône.)

LE ROI.

Mon trône!... mon trône!... j'y veux mourir!... (Il ne peut en franchir les marches, le dauphin. pour le soutenir, monte quelques degrés; le roi le faisant descendre.) Non!.. pas avant moi, après moi!... (En montant.) Qu'avez-vous fait pour régner?.. rien!... Des jambes agiles, voilà tout!... J'ai gagné ce trône, moi, à la sueur de mon front!.. (Debout, en haut du trône.) La royauté est hors de page.. La France souveraine... l'unité constituée... et ce n'est pas Lous XI qui règne... c'est Charles VIII... un enfant! — L'homme s'en va, l'enfant reste!... Le semeur s'évanouit... le moissonneur apparaît!.. (Au dauphin.) Charles, je vous laisse un grand royaume, méritez cette fortune par un grand amour pour votre pays!

LE DAUPHIN.

Mon père! mon père!.. (Il tombe à genoux sur les marches du trône en sanglotant.)

LE ROI.

Mon Dieu!.. pardonnez-moi... J'ai dû être roi... ma gerbe est faite... la bonne herbe et la mauvaise sont mélangées... Le mal et le bien... mais le mal sera pour moi, et le bien pour les autres!... Voilà mon châtiment! — Mon Dieu!.. mon Dieu!.. veillez au bonheur... veillez à la grandeur de la France!.. (Il meurt.)

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

